

L'ORPHELINE
DE WATERLOO,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. ALBERT ET BENJAMIN GASTINEAU.



Mise en scène de M. OSCAR. — Musique de M. BARILLER.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE BEAUMARCHAIS, LE 6 FÉVRIER 1847.

Distribution :

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MÉNARD, ancien soldat, établi tonnelier à Veuves	M. CAUTRU.
JACQUES, son fils aîné	M. LAPIERRE.
EDOUARD, son jeune fils	M. ARTHUR.
ANDRÉ	M. JOUANNE.
M. DE TERCY	M. VIDEIX.
UN DOMESTIQUE	M. ALPHONSE.
UN NOTAIRE.	
MARGUERITE, jeune fille recueillie par Ménard	M[lle] MARIE.
M[me] DE VALDINES	M[me] DELILLE.
ANNA, sa fille	M[me] HEFFER.

VILLAGEOIS. INVITÉS.

Au premier acte, la scène est au village de Veuves, dans la maison du père Ménard, en 1825.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de tonnellerie. Le fond à jour, portes latérales qui conduisent dans l'habitation. A droite de l'acteur, une cheminée où sont appendus un fusil et un sabre; au fond, un buffet; à droite, une table. Tonneaux, maillets, cercles, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, MARGUERITE.

Édouard est endormi devant une table, sur laquelle il y a des cahiers de musique et une lampe près de s'éteindre; il tient une plume à la main. Marguerite sort de sa chambre. Crépuscule.

ÉDOUARD, *rêvant*. Ce n'est pas cela... non, ce n'est pas cela...

MARGUERITE, *apercevant Edouard*. Ciel! Édouard!...

ÉDOUARD, *de même*. Baissez d'une octave... c'est faux... arrêtez, arrêtez... (*Il se réveille en sursaut, se lève et se trouve en face de Marguerite*). Marguerite! c'est toi... déjà levée?...

Il cherche à rassembler ses esprits.

MARGUERITE. Et toi, Edouard, tu ne t'es pas couché... Pourquoi?... quel travail si pressant?... (*Elle se dirige vers la table et prend la musique qu'Édouard a composée dans la nuit.*) Qu'est-ce que cela... de... de la musique?...

ÉDOUARD. Oui, écrite... et composée par moi.

MARGUERITE. Par toi...

ÉDOUARD. Puisque le hasard t'a fait découvrir mon secret, je te dirai toute la vérité... On m'accuse ici de travailler avec répugnance

Nota. Les indications de position et de décors sont faites comme les voit le spectateur.

et dégoût ; eh bien, en voilà la cause, Marguerite... Toutes mes pensées, tous mes désirs sont tournés vers un autre but auquel j'aspire. C'est dans ces livres qui m'ont été donnés par Mme de Valdines que je me suis initié aux règles de la composition musicale... Chaque nuit, lorsque mon frère Jacques est endormi, je sors furtivement de notre chambre, et pendant que mon vieux père gagne sans doute en rêve quelque bataille avec son empereur, et que tu reposes paisiblement, je viens ici... je veille... je travaille... je compose...

MARGUERITE. Que m'apprends-tu là, Édouard ?...

ÉDOUARD. Tu vas me traiter de rêveur, d'insensé... Eh! mon Dieu, que ne me suis-je pas déjà dit à moi-même! mais j'ai lutté vainement... Toujours... toujours... ces idées que je repousse reviennent m'assaillir... Que je ferme les yeux ou que je les tienne ouverts, de brillantes apparitions restent sans cesse devant moi comme une éternelle tentation. Dans le silence de la nuit, j'entends des harmonies qui soulèvent ma poitrine et me transportent dans de célestes régions... Le jour, je suis esclave ; vous m'épiez tous, le travail courbe mon front; mais la nuit, je me relève, je suis libre et je m'abandonne à cette inspiration qui m'entraîne comme le torrent emporte la feuille...

MARGUERITE. Mon Dieu !... tu m'étonnes, tu m'effraies !

ÉDOUARD. Je suis las de courber sans cesse mes regards sur ces misérables morceaux de bois... (*Il prend un maillet et le jette par terre.*) Je souffre, je languis à l'ombre, et comme tant d'autres il me faut une place au soleil... Vouloir m'élever, acquérir une position moins humble que la mienne... est-ce donc une ambition si coupable, Marguerite?...

MARGUERITE. Tu rêves une autre existence?... En serait-il une plus heureuse que la tienne, si tu le voulais?... Où trouveras-tu plus de soins, d'amour et d'affection que chez ton père? Et le bonheur qui vient de la famille ne vaut-il pas mieux que tous les trésors de la terre ?

ÉDOUARD, *pensif; il prend la main de Marguerite.* Eh quoi! Marguerite, au lieu de loger dans une pauvre maisonnette, tu ne préférerais pas habiter un vaste château, où tu serais reine?... Alors, plus de fatigues ; tu aurais un équipage qui te conduirait dans les bals, dans les spectacles, dans les brillantes réunions ; tu ne salirais plus tes jolies petites mains aux soins grossiers du ménage ; des domestiques voleraient au devant de tes désirs, afin de t'épargner la plus petite peine... N'est-ce pas, Marguerite, que tu serais bien heureuse?...

MARGUERITE. Quels drôles de contes tu me dis là, Édouard ! je n'ai jamais songé à la richesse, moi... Ma petite chambre ne m'abrite-t-elle pas aussi bien qu'un grand château? de plus beaux vêtements que les miens m'embarrasseraient; j'aime tant à courir sur l'herbe de la prairie, quand le soleil brille, que j'étoufferais dans un carrosse, et je ne veux pas que l'on me serve, je préfère vous servir... Tu vois que je m'ennuierais beaucoup si j'étais riche... Oh! je t'en prie, Edouard, écoute ton père; sois courageux; remets-toi au travail... D'ailleurs, connais-tu la valeur de ce que tu écris? tu n'as pas de maître ; tu ne reçois aucun conseil...

ÉDOUARD, *découragé.* Tu as raison, Marguerite... Je m'égare, je m'illusionne... Ces compositions qui me semblent si harmonieuses et si suaves ne sont peut-être que ridicules et informes.

MARGUERITE. Réfléchis aussi où te conduiraient de semblables idées... Ce n'est pas dans un village que tu pourrais réaliser tes projets... alors, tu me quitterais, tu m'abandonnerais... moi, dont la vie est attachée à la tienne !

ÉDOUARD. Te quitter, toi, mon bon ange, te causer le moindre chagrin !... oh! jamais, jamais !... N'est-ce pas assez d'avoir troublé ta vie par mon amour ?... Oh ! ne baisse pas les yeux ! à moi, à moi la faute tout entière. Rassure-toi, Marguerite !

MARGUERITE. Oh! c'est que je crains plus que la mort d'affliger ton père qui m'a recueillie, qui m'a donné du pain et une famille... Sans lui, que serais-je à cette heure, moi, pauvre orpheline?... J'irais peut-être sur la route tendre une main suppliante aux passants... Édouard, ne repousse pas ma prière... disons tout à notre père !...

ÉDOUARD. Plus tard; attends quelques jours encore, et j'accomplirai tes désirs... Oui, je dirai toute la vérité à mon père, et il ne refusera pas de nous pardonner et de nous unir.

MARGUERITE. Tu me combles de joie, Édouard; quel bonheur ce sera pour moi de ne plus rien craindre... On souffre tant à cacher un amour qu'on voudrait avouer à tout le monde... Tiens, pour que je sois tout à fait heureuse, il ne me manque plus qu'une chose...

ÉDOUARD. Laquelle donc ?...

MARGUERITE. Que tu renonces à toutes ces idées... que tu me promettes surtout de ne plus te livrer ainsi la nuit au travail... tu finirais par tomber malade...

ÉDOUARD. Eh bien... oui... Marguerite...

j'essaierai... je tâcherai... je ferai ce que tu veux...

MARGUERITE. Merci, Édouard, merci... L'heure s'avance, je te laisse pour aller m'occuper des soins du ménage... Oh! je suis bien heureuse!

ÉDOUARD. Va, Marguerite, va, et quoi qu'il arrive, compte toujours sur ma tendresse pour toi.

Marguerite sort. — Le jour est venu.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, *seul.*

Oh! que je suis à plaindre! personne à qui je puisse ouvrir mon âme... personne ici qui me comprenne... Marguerite elle-même... Je ne vivrai pas plus longtemps dans cette incertitude... il faut que je voie M. de Tercy, à qui j'ai confié tout ce que j'ai composé en secret jusqu'à ce jour... seul, il a pour moi des paroles d'encouragement... Il m'a bien promis... En rôdant autour de la demeure de Mme de Valdines, il m'apercevra peut-être... Oui, oui... c'est cela... Allons! il faut enfin que je sache s'il y a en moi un artiste ou un insensé!

Il sort.

SCENE III.

ANDRÉ, *entrant et considérant au dehors Édouard, qui s'éloigne.*

Dieu me pardonne, c'est Édouard qui file là-bas... Va-t-il... va-t-il... ou dirai un cerf-volant... Qu'est-ce qu'il peut avoir à faire dans le village à c't' heure-ci? Au fait, ça ne me regarde pas... c'est bien sûr quelqu'amourette, avec la petite Julie, peut-être... celle-là m'a toujours paru portée sur l'article... Ah ça, de quoi est-ce que je me mêle?... Si c'était par hasard avec la grosse Jeanneton? Halte-là, monsieur Édouard; v'là deux ans que je lui fais la cour, et je ne peux l'embrasser encore que les jours de grandes fêtes. Je bavarde, et la besogne me tend les bras... (*Ramassant son maillet.*) Tiens, mon maillet qui se promène la nuit, maintenant; c'est probablement un maudit rat qui l'aura pris pour un morceau de lard... (*En travaillant.*) Il aura été volé, c'est bien fait...

On entend chanter dans la coulisse.

Les gueux! les gueux
Sont les gens heureux...

Oh! v'là Jacques... toujours gai, sans souci, brave garçon!

SCÈNE IV.

ANDRÉ, JACQUES.

JACQUES, *entrant en chantant.*

Les gueux! les gueux
Sont les gens heureux,
Ils s'aiment entre eux...
Vivent les gueux!

Tiens, toi!... c'est toi, André? Ah! mais à la bonne heure, te v'là à la besogne de bon matin, aujourd'hui.

ANDRÉ. Dam! puisque l'ouvrage presse, je n'ai pas voulu paresser; c'est égal, faut convenir que c'est un peu trop matin tout de même. Je n'ai rencontré en traversant le village que le garde champêtre qui se frottait les yeux, à peine éveillé qu'il était, et trois chats qui se battaient.

JACQUES. Ah bath! l'air du matin, ça fait du bien... ça ouvre l'appétit... et puis, comme on est bien reposé et qu'on vous laisse tranquille, c'est le moment où l'on abat le plus de besogne. Passe-moi les cerceaux et mon maillet qui sont à côté de toi.

ANDRÉ, *les lui donnant.* Voilà!

JACQUES. Cré coquin! v'là-t-il des tonneaux ficelés; hein, vois donc comme ça tient... ça roule tout seul.

Il fait tourner un tonneau.

ANDRÉ, *avec un air de fatuité comique.* Le fait est que nous avons fièrement du talent tout de même.

JACQUES, *lui montrant un tonneau.* Ah! pardieu, tu prends bien ton moment pour te vanter... regarde-moi donc comme celui-là est cerclé.

Il lui montre un tonneau mal fait.

ANDRÉ. Ah! vous m'offensez... vous méconnaissez ma capacité, ce n'est pas là l'œuvre de mes mains.

JACQUES. C'est donc Édouard, alors...

ANDRÉ. C'est vous qui l'avez dit.

JACQUES. Pauvre garçon, il fait ce qu'il peut, mais la vocation n'y est pas. Ah! il faudra que je parvienne à faire entendre raison à mon père.

ANDRÉ. Vous aurez du mal, vous aurez du mal... Je connais le père Ménard; lorsqu'une fois il a quelque chose dans la tête, je crois que le diable lui-même perdrait son latin plutôt que de le faire changer d'avis. Et puis, ce sont ces satanées colères, il s'emporte pour un rien. C'est pis qu'une soupe au lait... ça ne dure pas longtemps, je l'avoue; mais le premier moment n'est pas toujours très-agréable à passer... surtout quand il a sa canne... j'en sais quelque chose.

Il se frotte le dos.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

ANDRÉ, *saluant*. Ah !... vlà mamzelle Marguerite.

JACQUES, *quittant son ouvrage et allant à Marguerite dont il presse les mains*. Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE, *une bouteille à la main*. Je viens, en attendant le déjeuner, vous apporter un peu de cette liqueur que j'ai préparée moi-même, et que vous aimez tant.

JACQUES. Je crois bien, du ratafia à faire honte aux plus fameux distillateurs... Est-elle bonne et gentille !

MARGUERITE, *versant à Jacques qui lui tend son verre*. Voyons, Jacques, et vous aussi, André.

ANDRÉ, *quittant son tonneau*. Voilà, mamzelle Marguerite, voilà !

Il tend un verre.

MARGUERITE, *en versant*. Et Édouard, où est-il donc ?

ANDRÉ. Comme j'arrivais, je l'ai aperçu qui filait à toutes jambes de ce côté du village.

Il désigne la côté par où l'on a vu Edouard sortir.

JACQUES. Il sera sans doute allé jusqu'à chez sa marraine, madame de Valdines... Il est si heureux quand il peut jaboter avec M. de Tercy !

ANDRÉ. Oh ! dam, oui, ils en disent, et ils s'entendent très-bien eux deux M. Edouard. C'est pas comme moi... il a un si drôle de baragouin, M. de Tercy, que je ne comprends jamais que la moitié de ce qu'il dit... Mais au fait, qu'est-ce qu'il est donc ce M. de Tercy ?

JACQUES. C'est un riche Italien, un parent, un ami de Mme de Valdines. Il est venu à Veuves passer la saison d'été... Je n'en sais pas davantage ; il me plaît, parce qu'il a l'air d'avoir beaucoup d'amitié pour mon frère Edouard, et par contre-coup, j'en ai pour lui.

MARGUERITE, *redescendant la scène, et pliant une serviette*. Oh ! bien, moi, je ne partage pas tout votre enthousiasme pour M. de Tercy.

JACQUES. Tiens, et pourquoi ça ? Il est impossible cependant d'être plus prévenant, plus aimable qu'il est avec toi.

MARGUERITE. S'il l'était moins, il me plairais peut être davantage. (*A part*.) Il m'obsède avec ses galanteries. (*Haut*.) Je vais plus loin, je regrette l'intérêt qu'il témoigne à Edouard.

JACQUES. Oh !

MARGUERITE. Oui, oui, car c'est ce qui contribue à lui donner des idées trop au-dessus de sa position.

Elle remonte la scène et range sa serviette dans le buffet.

ANDRÉ, *vivement*. Au fait, oui, c'est vrai. C'est peut-être ça.

JACQUES, *sèchement*. Qu'est-ce qui te demande ton avis, à toi ?

ANDRÉ, *décontenancé*. C'est juste, qu'est-ce qui me demande mon avis ?... De quoi donc est-ce que je me mêle ?

Il se remet à travailler et frappe à tour de bras sur son tonneau.

JACQUES. Ah ça, veux-tu frapper moins fort, animal ! tu vas réveiller mon père en sursaut.

ANDRÉ. C'est juste, saperlote ! je ne risquerais rien.

Il frappe en tremblant sur son tonneau.

MARGUERITE. Oh ! il est levé maintenant ; et il faut même que je me dépêche pour qu'il trouve tout ici arrangé selon ses désirs. (*Elle prend un grand fauteuil, et le place du côté gauche de la scène.*) D'abord, son fauteuil. (*Prenant un tabouret.*) Le petit tabouret pour poser sa jambe goutteuse. Ensuite la table. (*Elle la place à côté du fauteuil.*) Puis, son tabac et sa grande pipe. (*Elle met la pipe et le tabac sur la table.*) Voilà ce que c'est.

JACQUES. Tu oublies quelque chose, Marguerite.

MARGUERITE. Je ne crois pas.

JACQUES. Si fait.

MARGUERITE. Quoi donc ?

JACQUES. Et son grand verre..... Et la gourde.

MARGUERITE. Ah ! c'est vrai !

ANDRÉ, *à part*. Diable... Mais c'est que c'est l'essentiel.

MARGUERITE, *posant le verre et la gourde sur la table*. Voilà mon oubli réparé ; qu'il vienne quand il voudra maintenant, il verra du moins qu'on a songé à lui.

Le père Ménard est sorti de sa chambre vers la fin de la scène sans être aperçu et s'est arrêté au fond.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MÉNARD.

MÉNARD, *descendant*. Et du fond du cœur je te remercie, Marguerite.

MARGUERITE *et* JACQUES. Mon père !

ANDRÉ, *à part*. Il arrive à point nommé.

MÉNARD, *à Marguerite*. Toujours bonne et prévenante. (*Lui tendant les bras.*) Viens, viens que je t'embrasse.

Marguerite se jette dans les bras du père Ménard, Jacques quitte son ouvrage, André salue le père Ménard.

JACQUES. Bonjour, père!

MÉNARD. Bonjour, Jacques... bonjour, André. Eh bien! Édouard n'est pas encore là?...

JACQUES. Il va revenir, père.

MÉNARD. Quand il faut se mettre au travail, je serais bien étonné de l'y voir le premier.

JACQUES. La besogne ne souffre pas pour ça.

MÉNARD. Grâce à toi.

JACQUES. Non, père, non... il fait sa bonne part aussi, allez... Et comment avez-vous passé la nuit?

MÉNARD. Ma satanée jambe m'a tant fait souffrir, c'est à peine si j'ai pu fermer l'œil; aussi je suis d'une humeur... (*Serrant le poing.*) Gredins... gueux de Kaiserlich!... Si ç'avait été en nous battant encore... mais non, c'est par surprise qu'ils m'ont fait cette blessure... Ils me l'ont payé cher; mais c'est égal, si j'en tenais encore deux ou trois en ce moment!...

ANDRÉ, *à Jacques.* Et comme il ne les tient pas, vous allez voir que c'est sur nous que ça va retomber.

MARGUERITE, *avec douceur.* Oh! calmez-vous, je vous en prie... Vous savez que lorsque vous vous emportez, cela vous fait avoir plus de mal. Asseyez-vous là... (*elle le fait asseoir dans le fauteuil*) et quant à votre jambe goutteuse, je vais moi-même...

MÉNARD. Non, n'y touche pas... je ne veux pas... c'est du temps perdu.

JACQUES. Mais vous savez pourtant, mon père, que le médecin a recommandé...

MÉNARD. Le médecin... le médecin... Il n'y entend pas plus que moi à ce sujet-là.

MARGUERITE. Ah! par exemple!

MÉNARD. Enfin, voyons... j'ai suivi ses ordonnances pendant près de deux grands mois, à quoi ça m'a-t-il avancé? A souffrir encore plus fort... Mais oui... mais oui... qu'il aille au diable, lui et ses drogues; je ne veux plus en entendre parler... (*Prenant la gourde et se versant à boire.*) Le voilà mon médecin... S'il ne me guérit pas, il m'étourdit, au moins... eh bien, c'est toujours ça. (*Il avale un verre d'eau-de-vie, puis il prend sa pipe et se met à la bourrer. Il s'arrête et frotte sa jambe.*) C'est égal, ça m'élance furieusement tout de même... Ah! gueux! ah! gredins de Kaiserlich!...

MARGUERITE, *à part, regardant au dehors.* Édouard ne revient pas... Si je pouvais...

MÉNARD, *tout en fumant.* Je te reconnais bien là, Jacques; tu t'es dit: nous avons aujourd'hui à visiter madame de Valdines, il ne faut pas que la besogne en souffre; et tu t'es mis à l'œuvre de plus matin que de coutume.

JACQUES. C'est donc décidé, elle quitte le pays, madame de Valdines.

MÉNARD. Oui, demain elle doit partir pour Paris.

JACQUES. Eh bien, tant pis, ma foi! car c'est une brave et digne femme.

ANDRÉ. Vous avez fièrement raison de dire ça: je suis sûr que demain ça va être un jour de deuil pour les habitants de Venves. Père Ménard, vous me permettrez ben de vous accompagner, n'est-ce pas?... Je veux remercier madame de Valdines de tout ce qu'elle a fait pour ma mère pendant sa maladie.

MÉNARD. Oui, mon garçon, tu viendras avec nous.

ANDRÉ. Et je lui dirai quelque chose de bien tourné... (*A lui-même.*) Voyons, qu'est-ce que je pourrais lui dire?

MÉNARD. Mais Édouard ne viendra donc pas? Voyez s'il ne prend pas à tâche de me désobéir, de me résister!... Il fera le tourment de mes vieux jours.

MARGUERITE. Oh! ne dites pas cela!...

ANDRÉ, *à part.* Ça se gâte! ça se gâte!

JACQUES. Vous me fendez le cœur, mille tonneaux! Vous vous imaginez des choses qui ne sont pas... Tout le monde vous aime, et Édouard plus que tout le monde.

MÉNARD. Tu te fais toujours l'avocat de ton frère, toi... Enfin, voyons, où est-il encore en ce moment? Voilà plus d'une heure que vous travaillez, tandis que lui... Édouard! Édouard!...

Il se dirige vers la porte d'Édouard, il l'ouvre, puis il l'appelle.

ANDRÉ, *à part.* La bombe va éclater.

MÉNARD, *appelant de nouveau.* Édouard!... Pas de réponse... Il est donc sorti?... Oui, c'est cela, pendant que chacun travaille ici, il faut que monsieur aille promener ses rêveries... ses sottes et ambitieuses idées... Je vais le chercher, et si je le rencontre, cette canne saura le corriger.

ANDRÉ, *à part.* Qu'est-ce que je disais?

MARGUERITE, *retenant Ménard.* Je vous en prie...

JACQUES, *de même.* Mon père!

MÉNARD. Laissez-moi!

Édouard entre; il est triste et rêveur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

MÉNARD, *brandissant sa canne.* Ah! te voilà... d'où viens-tu?... N'as-tu pas honte de mener une pareille conduite? Tu te promènes toute la journée je ne sais où; quand tu ne te promènes pas, tu te mets à lire... Si je veux que tu travailles, il faut que je te

mette le maillet dans les mains comme à un enfant... Pourtant, tu as un bon exemple devant toi, ton frère, qui est obligé de gagner ta vie : tu n'as pas même le courage de gagner ton pain... Va, tu es un lâche ! *

ÉDOUARD. Ah ! frappez-moi de votre bâton, mon père, mais ne m'adressez pas ces outrageantes paroles. **

JACQUES. Vous êtes trop sévère pour Édouard... vous le traitez de paresseux !... mais vous ne savez donc pas qu'il travaille plus que moi et André ? Il travaille de tête, ce garçon-là. (*Il prend une main d'Édouard.*) Regardez, père, regardez... est-ce que vous croyez que ces mains-là sont faites pour manier un maillet ? Non, ça été créé tout exprès pour tenir une plume ou un livre... (*Il montre ses mains.*) Tenez, en v'là de fameux battoirs ! v'là ce qu'il faut pour remuer des tonnes... Aussi, comme ça marche, cré nom d'un petit bonhomme !... A chacun sa vocation : moi j'ai la bosse de la tonnellerie, je ne rêve que tonneaux ; Édouard a la bosse de la science, de la musique... il étouffe au milieu de ces futailles, il est trop à l'étroit... Vous comprenez... il lui faut un plus grand cercle, quoi ! (*Il fait un geste.*) Laissez donc mon frère s'instruire à son aise, puisque je travaille pour deux.

MÉNARD, *désarmé*. Avec toi, Édouard n'a jamais tort... tu trouves toujours le moyen de le justifier.

JACQUES. Je lui rends justice, v'là tout. Mais il sera un jour l'honneur et l'orgueil de notre famille. Enfin, voyons... quand quelqu'un de comme il faut vient nous voir, de qui vous fait-on compliment ? Ce n'est pas de votre fils aîné... Un ouvrier comme moi c'est pas rare, ça se rencontre partout ; mais on vous dit d'Édouard : (*il imite*) « Quel fils distingué vous avez là ! qu'il paraît instruit ! comme il s'exprime avec facilité ! » Je crois ben ; vous n'êtes pas dégoûtés ; sans compter que les gros bonnets du village demandent des avis à mon frère... jusqu'au maître d'école, qui en sait pas mal long, et qui prend en cachette des leçons d'Édouard ! Oui, il en remontre au maître d'école... je crois même à M. le curé, à tout le monde enfin... Et quand je pense que ce jeune homme si instruit, si distingué, c'est mon frère, ça me rend tout drôle, ça me rend fier, ça me tourne la tête, et je me dis : Jacques, mon bonhomme, que t'es donc heureux d'avoir un frère taillé sur ce patron-là, tu ne mérites pas ton bonheur, gueusard... et vrai, là, je m'étonne, père, que vous ne pensiez pas comme moi.

ÉDOUARD, *serrant avec affection la main de son frère*. Merci, Jacques, merci, frère.

* Marguerite, Ménard, Édouard, Jacques, André.
** Marguerite, Ménard, Jacques, Édouard, André.

MÉNARD. Eh bien, non, je ne pense pas comme toi ; je préfère un bon ouvrier à ces prétendus savants qui critiquent tout, qui font fi de tout, et qui n'arrivent jamais à rien... Quel enfant a été entouré de plus de soins que lui, et comment m'a-t-il récompensé ? Par de l'insouciance pour tout ce qui concerne les affaires de la maison, par de l'indifférence envers moi, par de l'ingratitude enfin !

ÉDOUARD. Arrêtez, mon père, ne m'accablez pas ainsi... Croyez-vous donc que mon cœur ne bat plus dans ma poitrine ?... Moi ingrat ! moi lâche !... Non, je ne le suis pas, je ne le serai jamais... Je vous l'avoue, c'est avec répugnance que je me suis livré jusqu'ici à cette profession que vous voulez que j'embrasse ; mais puisque c'est une preuve de dévouement et d'affection, je vous la donnerai, mon père... Ces livres, qui m'occupaient et dans lesquels j'ai puisé des goûts trop au-dessus de ma condition, je ne les lirai plus... je bannirai toute idée étrangère à mon travail. Du matin jusqu'au soir je resterai là, à l'œuvre, comme mon frère... Je succomberai à la peine s'il le faut ; mais du moins vous n'aurez pas le droit de me dire que je suis un ingrat et un lâche.

MÉNARD. Est-ce bien vrai ?

ÉDOUARD. Si vrai, que c'est à l'instant même que je vais commencer.

MÉNARD. Oh ! je te crois, et je t'aime ; viens, mon Édouard, mon fils !

Il lui tend les bras.

ÉDOUARD, *se jetant dans les bras de son père*. Mon père !

MARGUERITE, *à part*. Quel bonheur !

JACQUES. Sapristi ! que j'suis donc heureux !

ANDRÉ. Et moi... je larmoie, je larmoie !

MÉNARD, *à Édouard*. Tu ne peux pas te faire une idée de la joie que j'éprouve... Cependant, vois-tu, je ne voudrais pas, après tout...

ÉDOUARD. Oh ! ne revenons plus là-dessus, ce que j'ai dit sera fait ! (*Se retournant vers son frère et ôtant son habit.*) Voyons, Jacques, qu'est-ce qui presse le plus ?

MÉNARD. Pour l'instant, c'est de nous préparer à la visite d'adieu que nous avons à faire à madame de Valdines... Oui, mes enfants, il faut même vous dépêcher ; allons, en avant vos plus beaux habits des dimanches.

JACQUES. C'est dit, père, nous n'aurons jamais rien d'assez beau pour madame de Valdines.

ANDRÉ. Oh ! non, jamais... jamais... Voyez, pour être plus tôt prêt, j'avais déjà passé ma fine culotte, je cours endosser l'habit *idem*, et je reviens au plus vite.

Il sort en courant. Ménard serre la main d'Édouard et cause avec lui.

MARGUERITE, *à part.* * Pauvre Edouard! il nous a promis plus qu'il ne pourra tenir.

JACQUES, *allant à elle.* Eh bien! qu'est-ce que tu as donc, Marguerite?

MARGUERITE. Rien, rien.

JACQUES. Mais si fait, et je veux savoir...

MARGUERITE. Eh bien! oui, j'ai un secret là... mais ce secret n'est pas à moi seul; plus tard... je te le dirai... Tu sauras... maintenant, tais-toi... je t'en prie, tais-toi.

MÉNARD. Allons, enfants, dépêchons.

ÉDOUARD. Nous serons bientôt prêts; viens-tu, Jacques?

JACQUES. Je te suis... je finis de ranger mes outils.

MÉNARD. Je vas mettre un ruban neuf à ma croix. (*A Marguerite.*) Quant à toi, tu n'auras pas grand'peine à te faire jolie... Alerte! alerte!

Ils rentrent.

SCÈNE VIII.

JACQUES *seul, puis* ANDRÉ.

JACQUES *observe Marguerite, qui rentre lentement dans sa chambre.* Oh! non, elle n'aura pas de peine à se faire jolie; mais c'est insouciante et joyeuse comme autrefois que je voudrais la voir... Je souffre, m'a-t-elle dit... il y a là un secret, mais ce secret n'est pas à moi seul. Que signifie... mon Dieu... que signifie?...

Il s'assied, appuie ses deux coudes sur la table et cache sa tête dans ses mains. André entre sans l'apercevoir.

ANDRÉ (*mise ridicule*). J'espère que nous pouvons nous présenter à madame de Valdines à c't' heure. Comme la toilette change un homme tout de même, à son avantage... Ah ça, n'oublions pas mon discours... (*Déclamant.*) Madame, c'est moi, André; elle me répondra : Qui ça, André?... Je reprendrai : André, le fils de la femme que le domestique... Je m'embrouille... Le fils de la...

JACQUES, *à part.* Avec qui donc peut-elle avoir un secret... Oh! quel qu'il soit, celui-là, s'il est l'auteur du chagrin de Marguerite, malheur à lui! malheur à lui!

Il se lève en colère et prend machinalement le cou d'André qui s'est approché de lui en le regardant curieusement.

ANDRÉ, *se débattant.* Hé, hé, pas de bêtises, vous chiffonnez mes zardes, vous me détériorez... Lâchez donc, lâchez donc, vous me faites mal.

JACQUES, *revenant à lui.* Ah! c'est toi, André! Excuse-moi, je suis fou.

* Marguerite, Jacques, Ménard, Edouard.

ANDRÉ. Ah! mille nom d'un petit bonhomme! vous pouvez vous vanter d'avoir de fameux bras tout de même. Ah ça, vous me preniez donc pour un Cosaque?

JACQUES. Je ne sais où j'ai la tête.

ANDRÉ. Sur les épaules, pardine! mais à la manière dont vous avez secoué la mienne... A-t-il un air drôle! il m'a tout dérangé mes idées... Mais au fait, que signifie? pourquoi donc?...

JACQUES. Ça ne te regarde pas... fiche-moi donc la paix!

ANDRÉ. Qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce que diable il peut avoir?... Il m'en a donné le torticoli. (*Tercy entre en scène; André le salue.*) Ah! votre serviteur, monsieur de Tercy.

SCÈNE IX.

ANDRÉ, DE TERCY.

TERCY. Bonzour, André, bonzour... Est-ce qu'il n'y a personne ici?

ANDRÉ. Faites excuse, monsieur de Tercy, ils se préparent tous pour aller présenter leurs respects à Mme de Valdines avant son départ, et vous voyez que moi-même...

TERCY, *lorgnant André.* Ah! bravo... oui, en effet la signora de Valdines sera touzée de cette attention; mais son départ, il est différé pour plou d'un mois encore.

ANDRÉ. Ah! tant mieux... tant mieux! ça va faire fièrement plaisir à tout le monde, allez!

TERCY. Ainsi, mon garçon, vous pouvez prévenir le père Ménard et ses enfants...

ANDRÉ. Certainement, monsieur de Tercy... je vais leur dire, je vais leur annoncer... Pardon excuse de vous laisser... mais c'est une trop bonne nouvelle pour ne pas la leur porter tout de suite.

Il sort en courant.

SCÈNE X.

DE TERCY, *seul.*

Ce n'est pas sans peine ché zé souis parvenou à décider la signora de Valdines à retarder son départ pour Paris; son sézour, il était indispensable à mes prozets... z'aurais été contraint de la souivre, et ze ne veux pas m'éloigner en emportant dans mon cœur un amour non satisfait. Per Dio! elle est bien zolie, la demizelle Marguarita! et il faudra ché ze réousisse à me faire aimer d'elle... Zousqu'ici, c'est à peine si vous avez fait attention aux hommages ché zé vous adressais... ma la

canse de cette indifférence m'est connone; z'ai reçon les confidences de votre Édouard... et z'ai compris ché tant ché il sera auprès de vous... ze devrais bannir tout espoir de souccès; ma per Dio, ze saurai l'éloigner. Z'attends d'un moment à l'autre oune lettre de Paris... cette lettre m'aidera merveilleusement à réoussir, ze l'espère. Dès ché Édouard sera éloigné, ze saurai faire tourner à mon profit l'abandon d'oun amant infidèle. Grâce au mensonge, à l'adresse, et ze n'en manque pas, z'entraînerai la petite et ze la ferai tomber d'autant piou facilement en mou pouvoir qu'elle ne se doutera pas des pièzes dont ze l'aurai entourée. Per Bacchol c'est très-bien, ma attention, et qu'on ne souçonne rien... c'est le moyen de bien réoussir !

On entend des acclamations en dehors.

Vive madame de Valdines! vive madame de Valdines!

Tous les personnages entrent en scène. M. de Tercy va regarder au fond.

SCÈNE XI.

DE TERCY, JACQUES, ÉDOUARD, MÉNARD, MARGUERITE, ANDRE, *puis* Mme DE VALDINES.

MÉNARD, *entrant*. Ces acclamations!...

JACQUES. C'est madame de Valdines.

TERCY. Des villazeois l'entourent, et la remercient sans doute d'avoir différé son départ.

MÉNARD. Allons nous joindre à eux.

TERCY. C'est inoutile, mes amis, elle se dirize de ce côté... Elle vient vous visiter.

TOUS. Nous visiter!

TERCY. Voyez!... Ecco la signora!

Les Villageois paraissent à la porte. Acclamations dans la coulisse, Mme de Valdines entre et s'adresse à la cantonade.

Mme DE VALDINES. Merci, mes amis, merci de ces marques d'attachement, elles me touchent; mais je ne veux pas que vous interrompiez vos travaux, retournez à vos occupations; pour quelque temps encore, je reste parmi vous, et soyez convaincus que de loin comme de près, je veillerai à votre bonheur. (*Nouvelles acclamations, puis les villageois s'éloignent. A Ménard et à ses enfants.*) Bonjour, mes amis.

TOUS, *s'inclinant*. Madame de Valdines. (*Madame de Valdines apercevant de Tercy.*) Vous ici, monsieur de Tercy?

TERCY. Z'ignorais, signora, ché vous eussiez l'intention de venir, et heureux de la bonne nouvelle ché z'avais à donner à ces braves zens, ze me souis empressé...

Il présente une chaise à Mme de Valdines, qui s'assied.

Mme DE VALDINES. * C'est fort bien, et moi je viens pour les gronder, car voilà plus de quinze jours (*s'adressant à Ménard*) que je n'ai vu personne de votre famille. C'est surtout à vous que j'en veux, Marguerite, car vous m'aviez promis.....

MARGUERITE. La crainte d'être importune m'a seule empêchée, madame.

Mme DE VALDINES. Mauvaise excuse, que cela. Il me semble que je ne vous ai jamais reçue de manière à vous donner cette pensée.

MARGUERITE. Oh! c'est bien vrai, madame, vous êtes si bonne.....

Mme DE VALDINES. Pas toujours, ne vous y fiez pas trop.

MÉNARD. Vraiment, nous sommes confus de l'honneur que vous nous faites. Voyez, madame, nous nous étions tous disposés pour aller vous rendre nos devoirs. Nous vous avons tant d'obligations...

Mme DE VALDINES. Et moi, ne dois-je pas vous avoir une bien vive et bien sincère reconnaissance? N'avez-vous pas sauvé mon mari d'une mort certaine?

MÉNARD. Oh! ça, madame, c'est ma joie la plus grande. Et vous m'avez trop récompensé de ce service, en devenant la marraine de mon jeune fils Edouard.

Mme DE VALDINES. Aussi devez-vous agir avec moi sans étiquette..... Voyons, parlez-moi de vous, de vos occupations, de votre santé.

MÉNARD. A part mes blessures, tout va pour le mieux, madame.

Mme DE VALDINES. Oh! mais Marguerite est là pour vous soigner..... Toujours bonne et dévouée.

MÉNARD. Oh! oui, madame, oui, elle est le portrait vivant de son pauvre père... Son père, encore un de ces hommes que le bon Dieu a rappelés trop tôt à lui.

TERCY. Ze savais ché vous aviez recueilli et élevé la signorina, ma ze ignorais ché elle fût la fille d'oun de vos anciens compagnons d'armes.

MÉNARD, *prenant Marguerite dans ses bras*. Mort sur le champ d'honneur, tué à mes côtés. Pauvre Maurice... je l'aimais plus que s'il eût été mon frère... mais la mitraille ne respecte rien. Waterloo!..... Waterloo! cruelle bataille!...

TERCY. Oh! oui, maladetta!... Continuez, ze vous prie...

MÉNARD, *il enlace Marguerite de ses bras à mesure qu'il parle*. Ce pauvre Maurice avait un pressentiment de sa fin..... Ménard, me dit-il quelques instants avant la bataille, veux-tu rendre un service à ton vieux camarade?—Quelle demande!—J'ai une idée que

* Marguerite, Ménard, Mme de Valdines, M. de Tercy, Jacques, Édouard, André.

je serai descendu cette fois. Si Dieu voulait qu'il en fût ainsi, te chargerais-tu de ma petite Marguerite, qui n'a d'autre famille que son père? Pour toute réponse, je lui serrai la main. Nous étions certains que la journée allait être chaude, car l'Empereur avait parcouru les rangs de sa vieille garde, et nous avait dit : Mes amis, il faut vaincre. Et vous savez que l'Empereur aimait assez qu'on lui obéît.

DE TERCY. Ma les boulets, ma il grand noombre des ennemis.....

MÉNARD. Les boulets et les ennemis ne pouvaient rien contre nous, monsieur... Ne nous battions-nous pas pour la France et pour l'Empereur? Avec ces deux chefs à notre tête, nous ne craignions rien. Trois fois l'Empereur vit la victoire lui échapper ! Sans les traîtres.... sans les infâmes qui nous trahireut, nous aurions facilement culbuté les ennemis; mais ce jour-là, les braves succombèrent, l'étoile de la France pâlit. Plus heureux que moi, qui n'avais pu attraper qu'une blessure, ton père, Marguerite, avait trouvé la mort en se battant comme un lion..... De ce jour, tu fus orpheline. Quelque temps après, je suivais les bords de la Loire en répétant à chaque pas : pauvre Empereur ! pauvre France ! (*Il essuie une larme.*) Pardonnez-moi, madame; lorsque je pense à lui, voyez-vous, c'est plus fort que moi, je pleure comme un enfant.

Il tombe sur sa chaise en pleurant.

Mme DE VALDINES. Oubliez cette malheureuse époque, vous désolez votre fille.

MÉNARD. Oh ! ne pleure pas, Marguerite, ne pleure pas; si Maurice, si ton père n'est plus là, j'y suis, moi. Tant que je vivrai je serai là pour le remplacer, pour te chérir, pour te défendre, et si quelqu'un au monde te causait le moindre chagrin... fût-ce même un de mes fils, il le payerait cher ! -

DE TERCY, *à part.* Le soldat il est brousque, il faudra faire attention, per Dio !...

ÉDOUARD, *à part.* Et quand il saura...

MARGUERITE, *à part.* Je tremble, mon Dieu !

Mme DE VALDINES. Allons, allons, toutes ces idées sont trop tristes... chassez-les bien vite.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *s'adressant à Mme de Valdines.* Madame, les personnes que vous attendiez viennent d'arriver au château.

Mme DE VALDINES. Ah ! très-bien; je rentre à l'instant.

LE DOMESTIQUE, *donnant une lettre à M. de Tercy.* Cette lettre pour vous, monsieur.

Il salue et sort.

TERCY, *à lui-même.* Zouste quella ché z'attendais de Paris.

Mme DE VALDINES. Je vous quitte, mes amis; je viendrai vous revoir et très-prochainement.

ANDRÉ, *à part.* Elle s'en va, et je n'ai pas encore osé lui dire... Allons, du courage... (*Haut.*) Madame !

Mme DE VALDINES. Qu'y a-t-il, mon ami ?

ANDRÉ, *avec un embarras croissant.* Madame, c'est moi qui... c'est moi que... c'est moi, André !... Je vous demande pardon de la liberté que je prends... mais tout le monde sait... dans le pays... dans la contrée... ma mère... moi, le père Ménard aussi...(*A part.*) Je barbotte comme un vrai canard...

MÉNARD. André veut vous remercier des secours que vous avez envoyés à sa mère malade.

ANDRÉ. Précisément, madame; vous avez sauvé ma mère, et j'avais besoin de vous dire que mon cœur, ma reconnaissance... oui, madame...toujours,madame... voilà, madame.

Mme DE VALDINES. C'est bien, c'est très-bien, mon ami... et si votre mère retombait malade, n'oubliez pas de vous adresser encore à moi, je vous le recommande... je le veux, entendez-vous!

André s'incline à plusieuurs reprises.

DE TERCY, *bas à Edouard.* Z'ai à vous parler... ma silence, ze reviendrai.

Mme DE VALDINES, *à Tercy.* Monsieur de Tercy.

DE TERCY, *lui offrant la main.* Signora, à vis ordres !

Mme DE VALDINES. Au revoir, mes amis, au revoir.

Tout le monde salue Mme de Valdines, elle sort avec Tercy.

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, JACQUES, ANDRÉ, MÉNARD, MARGUERITE.

ANDRÉ, *d'un air avantageux.* Hein! j'espère que je me suis tiré d'affaire... Comme elle a été contente de moi... Quand je m'y mets, je suis un parleur, allez !

MÉNARD. Oui, je t'en fais mon compliment, tu raisonnes comme une grosse caisse. Dites donc, mes enfants, si nous lâchions un peu la besogne? nous v'là tout prêts; eh bien, allons faire visite à mon ancien capitaine, le

receveur des contributions; il a été malade, et je serais bien aise de savoir comment il se porte... Ma jambe me fait moins mal, le temps est superbe... et puis, un quart de lieue, c'est sitôt fait... Voyons, ça vous va-t-il?

JACQUES. Adopté, père; en même temps nous entrerons chez Étienne Bernard, le notaire. Je ne suis pas sans inquiétude sur son compte... On jase beaucoup sur lui, et j'ai peur que l'argent que vous lui avez confié...

MÉNARD. Que le bon Dieu nous préserve, d'un pareil malheur! Nous en finirons avec lui.

JACQUES. C'est bien mon avis, allez..... Ah ça, et les tonneaux qui sont dans la cour, Mathias va venir pour les enlever.

ÉDOUARD. Je reste... car il y a erreur dans le compte de Mathias, et il faut que j'en fasse avec lui la rectification...

MÉNARD. Il paraît que tu as hâte de me montrer que tu tiendras tes promesses; c'est bien; reste Édouard... et nous, en route.

Marguerite donne le bras à Ménard, ils sortent les premiers, Jacques donne une poignée de main à Édouard.

ANDRÉ, *à Édouard.* Je vais aller reprendre le costume de travail, et je reviens, monsieur Édouard.

ÉDOUARD. C'est inutile, je n'ai pas besoin de toi; je te donne congé pour le reste de la journée.

ANDRÉ. Vrai!

ÉDOUARD. Oui, va!

ANDRÉ. Oh ben! alors, je cours retrouver Jeanneton; en me voyant dans cette élégante toilette, elle sera subjuguée, oui, j'en suis sûr, complétement subjuguée.

Il sort en courant.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, *seul, puis* DE TERCY.

ÉDOUARD *prend un gros livre de comptes, il l'ouvre et le pose sur la table; il prépare, tout en parlant, du papier, de l'encre, des plumes. Il va chercher sa lampe qu'il met sur la table. La nuit arrive graduellement.* Oui, quoi qu'il m'en coûte, renonçons à toutes ces idées qui me brûlent le sang et égarent mon imagination; mettons-nous au travail avec persévérance et courage... (*Il écrit quelques lignes, puis s'arrêtant en posant la main sur son front.*) Et pourtant il me semble qu'il y a là quelque chose... (*Reprenant sa plume vivement et se remettant à écrire.*) Encore!... oh! allons, c'est trop de faiblesse.

DE TERCY *entre, il s'arrête sur le seuil de la porte et regarde au dehors. Il ferme la porte et désigne Édouard.* Piou personne... C'est le moment... (*S'approchant et frappant sur l'épaule d'Édouard.*) Mon ami!

ÉDOUARD, *se levant.* C'est vous, monsieur de Tercy!

DE TERCY. Zeviens, miocaro, vousapporter une bourouse nouvelle. En rentrant au sateau, z'ai trouvé enfin cette réponse que zé attendais per vous avec tant d'impatience.

Il lui montre une lettre.

ÉDOUARD. Cette lettre?

DE TERCY. M'est écrite per l'ami auquel z'avais envoyé vos premières compositions musicales... Lisez, Édouard, et ze ne doute pas que vous ne soyez ravi de l'opinion ché émet sur vous un homme placé au premier rang de nos compositeurs modernes.

ÉDOUARD, *lisant.* « Mon cher de Tercy, » le jeune homme auquel vous vous intéres» sez et dont j'ai examiné les compositions » musicales donne déjà plus que des espé» rances. Il a du goût, de la hardiesse; mais » l'étude et les conseils d'un maître expéri» menté et savant lui sont nécessaires. Bien » guidé, je crois qu'en peu de temps votre » protégé pourra prétendre à des succès et » que son avenir ne sera pas sans gloire... » (*S'arrêtant.*) Est-ce possible... Eh quoi! des succès, de la gloire... à moi! Mais grand Dieu!... ces conseils, ce maître?

DE TERCY. Continuez... acevez, acevez de lire.

ÉDOUARD, *avec une émotion croissante.* « Si votre protégé veut avoir foi en mon ex» périence, je me chargerai de développer » les heureuses qualités dont il est doué, et » la récompense de mes efforts sera toute » dans les triomphes de celui que je serai » fier un jour de citer comme mon élève... » Mon Dieu, n'est-ce pas un rêve?

DE TERCY. Non, Édouard, non, questo est la réalité! Vous aviez rêvé des succès, de la gloire, et vous voilà enfin sur la route ché doit vous y conduire. Ché ze m'applaudis d'avoir été le premier à vous tendre la main... Ma ché avez-vous? Je pensais ché cette nouvelle allait vous transporter de joie, et je vous trouve inquiet... tourmenté... Ah! per Dio! ne me savez-vous pas gré...

ÉDOUARD. Oh! vous ne le pensez pas... vous ne pouvez le croire... Ce qui m'afflige, ce que je regrette, hélas! c'est qu'au moment de toucher au but auquel j'aspire avec tant d'ardeur, je me vois contraint de m'arrêter tout à coup, et de passer ma vie dans la médiocrité et l'oubli.

DE TERCY. Perché?... ché signifie?...

ÉDOUARD. Il n'y a qu'un instant, j'ai promis à mon père de renoncer à toutes ces idées

qui le chagrinent... Il veut qu'à l'exemple de mon frère, je redevienne un ouvrier laborieux. Cette promesse, je l'ai faite, et je désire, je dois la tenir maintenant.

DE TERCY. Mais lorsque votre père il saura ché vos compositions font déjà présager en vous oun homme de capacité et de haute intelligence, il sera le premier à vous dire : Mon fils, laisse là le maillet et le tablier : ils ne sont pas faits pour toi ; ne laisse pas échapper cette houreuse occasion... Pars, travaille, illustre-toi, et personne piou ché moi ne sera houreux et fier de la gloire que tu parviendras à acquérir.

ÉDOUARD, *s'animant.* Il parlerait ainsi... vous croyez qu'il consentirait... Oh! mais non, non... vous connaissez mal mon père, monsieur de Tercy : il est bien difficile, sinon impossible de le faire changer d'idée, et je vous demande en grâce, je vous supplie même de ne pas lui révéler le contenu de cette lettre.

DE TERCY. Ze ferai ce qu'il vous plaira, mon zeune ami, et pouisque votre résolution me semble irrévocablement prise, ze vais répondre ché vous refousez.

ÉDOUARD. Non, attendez... différez encore.

DE TERCY. Ma perché différer?... C'est oun bien bel avenir... toute oune vie de souccès et de gloire ché vous repoussez peut-être!... Ma figurez-vous donc vos productions mousicales exécutées par touto oun orchestre!... Oun foule muette, attentive, s'animant par la puissance de votre imagination!... Ensuite des bravos retentissauts... des cris d'admiration... des femmes élégantes et belles qui, en vous voyant passer, diront : Ecco! c'est loui, c'est loui!... Ché il a de talent, de zénie! Ah! c'est ouna bien belle sose que la gloire!...

ÉDOUARD. Oh! taisez-vous... taisez-vous, je vous en conjure... ne me faites pas entrevoir un pareil avenir... Ma raison s'égare; vous me rendriez fou, ne me parlez plus, car en vous écoutant une pensée funeste a traversé mon esprit... Oublier tous les devoirs qui m'enchaînent ici... fuir cette demeure et n'y revenir qu'après avoir réalisé cette existence dont vous me parlez, et pour laquelle j'abandonnerais volontiers la moitié des jours que le ciel m'a donné à vivre!

DE TERCY. Ma perché repousser cette inspiration secrète? Abandonnez-vous donc à cette voix qui vous crie : Marse! marse! et tu arriveras!... Remplis ta mission d'artiste : elle est belle et sainte! (*On entend ici le claquement d'un fouet, un bruit de grelots et de voiture. De Tercy va à la porte et regarde.*) Zoustement, c'est la viture de Paris; elle s'arrête pour sanzer de chevaux... Tenez, ecco de l'argent, l'adresse de l'ami ché vous attend... Oun mot d'adio et d'affétion à votre père, et soyez certain ché vostra marraine et moi nous parviendrons à lui faire entendre raison. (*Il lui présente une plume et du papier.*) Ecrivez, écrivez vite...

ÉDOUARD, *tout en écrivant.* Et Marguerite!

DE TERCY. Vous la reverrez bientôt... et ce sera per lui donner oune existence piou belle, pien heureuse ché quella qui l'attend ici! (*Prenant le papier.*) Vous avez écrit?... (*Il le parcourt des yeux et le remet sur la table.*) Bene... bravo...

ÉDOUARD. Je voudrais les revoir avant de m'éloigner du moins.

DE TERCY. La voiture va partir.

ÉDOUARD, *avec exaltation.* Mon père, Jacques, Marguerite... vous tous que j'aime, adieu! Priez pour moi, qui franchis le seuil de la famille pour aller chercher dans un monde inconnu cette gloire que j'ai tant de fois rêvé!...

DE TERCY, *avec force.* Endiamo... endiamo.

Ils sortent par la droite; à peine éloignés, on entend la voix de Ménard, il rentre avec Marguerite et Jacques par le fond.

SCENE XV.

MÉNARD, JACQUES, MARGUERITE.

MÉNARD, *avec colère.* Misérable coquin... fripon éhonté! *

MARGUERITE. Calmez-vous, de grâce!

JACQUES. Mon père!

MÉNARD, *s'asseyant avec accablement.* Scélérat de Bernard!... Fuir... voler tous ceux qui avaient eu confiance en sa probité! Nous voilà ruinés... toutes mes économies de dix années, ta dot, Marguerite, celle de mes enfants... perdu... perdu en un instant!...

MARGUERITE. C'est fâcheux sans doute; mais est-ce donc une raison pour vous faire un mal qui ne réparera rien?

JACQUES. Marguerite a raison, père. Que diable! il faut avoir plus de courage que ça! L'argent perdu, nous le rattraperons en travaillant plus fort, voilà tout.

MÉNARD, *se levant avec colère.* Credin! Que le bon Dieu me fasse te retrouver, et tu verras ce que peut encore un vieux de la vieille! (*Regardant autour de lui.*) Où est Édouard?

MARGUERITE. Dans sa chambre sans doute.

MÉNARD. Appelez-le... il faut tout de suite se mettre à l'œuvre, écrire au procureur du roi... Il faut que nous ayons justice d'un mi-

* Marguerite, Ménard, Jacques.

sérable qui peut voler des pauvres gens comme nous. (*En parlant, Ménard s'est dirigé vers la table où Édouard a laissé la lettre qu'il a écrite avant de partir. Il aperçoit la lettre et la prend.*) Qu'est-ce que cela?... (*Il parcourt la lettre des yeux.*) Grand Dieu!... Marguerite... Jacques...

JACQUES. Mon père!...

MARGUERITE. Qu'avez-vous?

MÉNARD, *tenant la lettre et pouvant à peine parler.* Édouard...

MARGUERITE. Eh bien?

MÉNARD, *avec effort.* Écoutez!... écoutez!... « Pardon, mon père, mais je ne puis » résister à l'ascendant qui m'entraîne; je » pars... je pars pour Paris, où j'espère ac- » quérir une gloire et une fortune qui seront » les vôtres... Mon père, Jacques, Margue- » rite, je vous aime, et je mourrai plutôt que » de vous oublier. »

JACQUES. Édouard... il est parti!...

MÉNARD. Parti, après m'avoir juré...

MARGUERITE, *chancelant, à Jacques.* Parti! parti!... Oh! mais je suis perdue! *

JACQUES. Perdue... elle... Oh! Édouard ne peut être loin... je vais courir... je le retrouverai... je le ramènerai...

MÉNARD, *arrêtant Jacques.* Non... puisqu'il a quitté la maison de son père, je ne veux pas qu'il y rentre!

Le père Ménard est entre Jacques qui s'appuie sur la table et Marguerite qui tombe accablée sur une chaise. — Tableau.

* Ménard, Marguerite, Jacques.

ACTE DEUXIÈME.

A Paris, chez Mme de Valdines.

Le théâtre représente un salon; riche ameublement. Portes au fond, portes latérales. Madame de Valdines, à droite, et Anna à gauche, sont occupées à faire de la tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE VALDINES, ANNA.

Mme DE VALDINES, *appelant doucement.* Anna!... Anna!... elle ne m'entend pas... Cet air préoccupé qui ne lui est pas habituel... Qu'a-t-elle donc?... que signifie?...

ANNA, *pensive, à part.* M'aime-t-il... on ne m'aime-t-il pas?

De la tête, elle fait un signe de dénégation.

Mme DE VALDINES, *appelant un peu plus fort.* Anna!...

ANNA, *sortant de sa rêverie.* Maman!

Mme DE VALDINES. Mon Dieu! dans quelles graves réflexions étais-tu donc plongée?

ANNA. Moi, maman?

Mme DE VALDINES. Je t'ai plusieurs fois appelée, sans que tu m'aies entendue.

ANNA. Oh! pardonne-moi... je suis bien fâchée... que me voulais-tu?

Elle s'assied près de sa mère.

Mme DE VALDINES. Te demander ce que tu penses de la soirée de M. Dormilly, à laquelle nous avons assisté hier.

ANNA. Je l'ai trouvée fort jolie, maman.

Mme DE VALDINES. Les attentions et les hommages ne t'ont pas manqué, j'espère... les jeunes gens les plus distingués n'ont pas cessé de faire cercle autour de toi.

ANNA. Ils m'ont assez ennuyé avec leurs compliments qui ne varient jamais.

Mme DE VALDINES. Eh quoi! tous t'ont déplu?

ANNA. Franchement, oui, maman.

Mme DE VALDINES. Cependant M. Fabrice, à toutes les qualités de l'esprit...

ANNA. Du bel esprit... oui.

Mme DE VALDINES. Et M. de Valteau?

ANNA. Je le trouve plus insupportable encore... il est d'une prétention... il faudrait ne s'occuper que de lui... il vous regarde toujours d'un air si languissant qu'il faut des efforts inouïs pour ne lui pas rire au nez.

Mme DE VALDINES. Et que penses-tu de M. Barlois?

ANNA. Quant à lui, c'est bien différent, il n'a en tête que steeple-chasse et courses au clocher; il parle tant et si bien de ses chevaux qu'il en devient bête.

Mme DE VALDINES. Anna, tu vas un peu loin; te moquer ainsi des gens, les tourner en ridicule...

ANNA. Dam! maman, tu me demandes mon avis sur eux, je te le donne. S'il me fallait devenir la femme de l'un de ces messieurs, je t'avoue que je me trouverais bien malheureuse.

Mme DE VALDINES. Tu sais, mon enfant, qu'en aucune circonstance je ne voudrais contraindre ton cœur... cependant, tu touches à un âge où l'on doit songer à l'établissement d'une jeune fille... et je t'avoue...

ANNA. Oh! je ne veux pas te quitter, maman.

Mme DE VALDINES. Écoute, Anna... parlons sérieusement... L'ancien ami de mon mari, M. de Floréal, serait enchanté qu'une union resserrât les lieux de nos deux familles. Il m'a demandé ta main pour son fils, qui t'aime sincèrement; ce mariage paraît réunir toutes les conditions de bonheur que je souhaite pour toi; je serais heureuse de le voir s'accomplir, et j'espère, mon enfant, que tu te montreras raisonnable et soumise... D'ailleurs M. Eugène est un jeune homme rempli de qualités...

ANNA, *contrariée et naïvement.* Tant pis, ma foi!

Mme DE VALDINES. Que signifie?... me cacherais-tu tes pensées?... aimerais-tu, Anna?

ANNA, *embarrassée.* Moi, maman... tu supposes que...

Mme DE VALDINES, *l'observant.* Anna, tu n'as pas de secret pour moi, je pense?...

ANNA, *embarrassée.* Non, maman; excepté toi, je n'aime personne... (*A part.*) Oh! comme je mens... mais je n'ose...

Mme DE VALDINES. Eh bien! alors, ma fille, ce projet...

ANNA. Oh! nous avons le temps de nous en occuper... maman... je ne veux pas me marier encore... je te préfère à tous les maris...

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Edouard Ménard.

ANNA, *agitée et surprise, à part.* Lui!

Mme DE VALDINES. Qu'il entre!

Édouard entre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉDOUARD, *un cahier de musique à la main.*

ÉDOUARD, *saluant.* Madame... mademoiselle...

ANNA. M. Édouard!... (*A part.*) Ce que m'a dit maman... je suis toute émue!...

Mme DE VALDINES. Vous venez, Edouard, donner votre leçon de musique?

ÉDOUARD. Oui, madame; mais si mademoiselle Anna n'est pas disposée à prendre sa leçon aujourd'hui, je vais me retirer... nous remettrons à demain...

ANNA. Je suis très-bien disposée au contraire.

Mme DE VALDINES, *à Édouard.* Et quel est le morceau que vous allez étudier? voyons... (*Edouard remet le cahier de musique à madame de Valdines, qui dit après avoir lu le titre:*) *L'Hésitation!* C'est une de vos meilleures compositions; votre musique est forte... accentuée... seulement je la trouve un peu sombre.

ANNA, *vivement.* Elle est dramatique, maman, elle se distingue par la vérité et par l'ampleur... je me fais une joie de l'apprendre.

Mme DE VALDINES. Vraiment!

ANNA. Oui, maman.

Mme DE VALDINES, *à Edouard.* Je n'ai que des éloges à vous adresser, Edouard, pour vos travaux, et les belles dispositions que vous montrez... vous avez même dépassé mes espérances... Des romances qui toutes ont eu de la vogue... un opéra reçu et qui sera bientôt joué... Edouard, vous êtes un digne jeune homme.

ÉDOUARD. Oh! merci, madame, de ces paroles... elles me causent une joie que je ne saurais vous exprimer... Ma bienfaitrice me dit: « Courage, je suis heureuse de vous voir digne de ce que j'avais espéré de vous.» Ah! je suis assez récompensé de mes travaux. Voilà leur plus belle couronne.

ANNA. N'est-ce pas, maman, que monsieur Édouard deviendra un grand artiste; j'ai cette idée-là. Bientôt nous entendrons son opéra. Quelle fête pour moi et pour tout le monde... Ah! maman, maman, que je serai heureuse ce jour-là!

Elle saute de joie en frappant dans ses mains.

Mme DE VALDINES. Quel enthousiasme! Qu'en dites-vous, Edouard?

ÉDOUARD, *troublé.* Mademoiselle Anna est vraiment trop indulgente... trop bonne... et je la remercie...

Mme DE VALDINES, *à part.* Je commence à croire que ce n'est pas le mariage, mais le choix du mari qui déplaît tant à Anna.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame... M. de Tercy vient d'arriver; il demande si vous voulez lui faire l'honneur de le recevoir.

Mme DE VALDINES. Priez-le d'entrer au salon, je vais aller le rejoindre... (*A part.*) M. de Tercy a reçu sans doute les confidences d'Edouard, et par lui je parviendrai peut-être à savoir la vérité tout entière... (*A*

Anna.) Pendant que je vais recevoir la visite de M. de Tercy, tu auras le temps de prendre ta leçon, puis nous nous entendrons sur la réponse à faire à M. de Floréal.

ANNA. Oh! c'est bien entendu, maman, je ne veux pas...

Mme DE VALDINES. Mais, Anna, ce langage...

ANNA, *vivement.* C'est-à dire tu ne voudras pas... Oh! je t'en prie... je t'en supplie, maman... ma petite maman.

Mme DE VALDINES. Nous recauserons de cela... étudie toujours.

Elle l'embrasse et sort.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ANNA.

ANNA. Vous avez entendu le nom que ma mère a prononcé... M. de Floréal.

ÉDOUARD. Oui, mademoiselle... Eh bien?

ANNA. Eh bien! M. de Floréal a demandé ma main pour son fils.

ÉDOUARD. Est-il possible!

ANNA. Ma mère a accueilli cette proposition, et elle veut que je consente.

ÉDOUARD. Hélas!

ANNA, *impatientée, très-vite.* Hélas!... voilà tout ce que vous trouvez dans votre esprit pour empêcher ce mariage; c'est bien ingénieux! En vérité, monsieur, je ne comprends pas votre timidité. Si M. de Tercy ne m'avait pas assuré que vous m'aimiez si profondément, que vous n'osiez me parler de cet amour, je l'aurais toujours ignoré... Il est bon d'être timide... moi... je suis timide... très-timide... mais pas à un tel point, par exemple!... Si cela continue, les jeunes filles feront les déclarations et épouseront les jeunes gens de force; ce sera le monde renversé.

ÉDOUARD. Veuillez m'entendre, Anna : je redoutais votre dédain, votre mépris; la crainte de vous offenser enchaînait l'aveu prêt à s'échapper de ma bouche.

ANNA. Quelle belle raison!... est-ce que je me suis offensée, monsieur, lorsque M. de Tercy m'a fait votre déclaration... et cependant je l'aurais dû, car enfin vous ne vous prononciez que par procuration, et ce n'est pas l'usage, ce me semble.

ÉDOUARD. Oui, sans doute, vous avez raison... Et que faire pour détruire ce mariage?

ANNA. Vous n'avez pas d'imagination, monsieur.

ÉDOUARD, *embarrassé.* Mais, mademoiselle...

ANNA. A votre place, je trouverais mille moyens pour sortir d'embarras.

ÉDOUARD, *vivement.* Mais quel moyen?

ANNA. Le sais-je, moi? Je demanderais, je prierais, je supplierais, j'intéresserais madame de Valdines, tout le monde, en ma faveur; enfin, je ne resterais pas froid et calme comme vous... Vous ne m'aimez pas, monsieur.

ÉDOUARD. Que dites-vous, mademoiselle?... Mais moi qui n'ai que l'avenir, puis-je aspirer à vous, qui êtes riche et belle? Oh! non, non, je partirai, je fuirai, je vous dirai un éternel adieu!

ANNA, *désolée.* Partir!... il veut partir, à présent!... joli moyen pour réussir. Tenez, monsieur, vous n'avez pas le sens commun!... Que je suis malheureuse!... J'en mourrai! j'en mourrai!

Elle s'assied dans un fauteuil et se désole.

ÉDOUARD, *dans le plus grand trouble et prenant la main d'Anna.* Anna, je vous en supplie, au nom du ciel! calmez-vous... chère Anna!... (*Apercevant madame de Valdines et M. de Tercy, qui entrent et s'arrêtent au fond.*) Ciel! madame de Valdines!

ANNA, *se levant.* Ma mère!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme DE VALDINES, M. DE TERCY.

Mme DE VALDINES. Eh bien! Edouard! eh bien! Anna! qu'avez-vous tous les deux? Notre arrivée semble vous produire l'effet d'un coup de foudre.*

ANNA, *embarrassée.* C'est... c'est monsieur Édouard qui me contait l'histoire du brigand Rolando.

ÉDOUARD, *de même.* En effet, madame, je racontais à mademoiselle l'histoire de ce fameux brigand.

ANNA. Et lorsque j'ai aperçu M. de Tercy, j'ai eu peur.

DE TERCY. Vous avez cru que z'étais le brigand. Ah! signorina... c'est peu flattour! (*D'un ton railleur, à madame de Valdines.*) Ma vous ne connaissez peut-être pas questa histoire, signora?...

Mme DE VALDINES. Vraiment non!... et je serais curieuse... Edouard, veuillez donc me la raconter... j'aime beaucoup les histoires de brigands.

ÉDOUARD, *embarrassé et vivement.* Oh! vraiment, madame, celle-ci est si peu intéressante...

Mme DE VALDINES. Je suis très-curieuse...

* Anna, de Tercy, madame de Valdines, Édouard.

je tiens à l'entendre... et j'aime à croire que vous voudrez bien être assez obligeant, Edouard...

ÉDOUARD, *à part.* Mon Dieu ! qu'inventer, qu'imaginer ?

Mme DE VALDINES. Eh bien ! je vous écoute, Edouard.

ÉDOUARD. Rolando, madame, était un brigand...

Mme DE VALDINES. Nous le savons.

ÉDOUARD, *même jeu.* Un brigand d'une humeur très-farouche.

DE TERCY, *riant.* Sans doute !

ÉDOUARD, *même jeu.* Or, il advint un jour... il advint... il advint que...

DE TERCY, *froidement.* Quoi !... ché advint-il ?

ANNA, *à Edouard.* Vous n'avez pas de mémoire, monsieur; nous en étions restés au moment où... Rolando entre, le poignard à la main, dans la chambre d'une jeune femme...

ÉDOUARD, *dont l'embarras croît toujours.* Ah ! oui !... oui !... (*A part.*) Comme elle ment avec facilité... (*Haut.*) Rolando entrait dans la chambre de cette femme... Mais avant cela... il y a une circonstance importante... que je passe... et...

Il fait mine de réfléchir.

Mme DE VALDINES, *à Anna.* Anna, puisque tu as si bonne mémoire, toi... voyons, remets donc M. Edouard sur la voie.

ANNA. Moi, maman... mais M. Edouard n'a pas besoin que je lui vienne en aide... il se souvient parfaitement... il va continuer; n'est-ce pas, monsieur Edouard ?

ÉDOUARD, *à part.* Je ne sais plus que dire.

Mme DE VALDINES, *bas à de Tercy.* Leur embarras m'amuse vraiment !

Elle rit.

DE TERCY, *de même, à madame de Valdines.* Il faut ché ze vienne à leur secours. Ils n'en sortiraient pas... (*Haut.*) Edouard il m'a souvent conté questa histoire, et puisque sa mémoire il est infidèle... (*A Edouard.*) C'est trop de timidité, Edouard, vous qui contez si bien d'ordinaire... (*A madame de Valdines.*) Enfin, signora, si vous voulez m'entendre...

Mme DE VALDINES. Je vous écoute, monsieur de Tercy.

DE TERCY. Ze passe les détails afin de venir plou promptement au fait. Ze vous dirai donc, signora, ché ce Rolando ché on croyait oun brigand furioso et farouse n'était en réalité qu'un Roméo bien timide, bien tendre, aimant éperdoument un zeune et belle satelaine ché oun voulait ounir au fils d'oun noble comte; ma elle le détestait. Rolando-Roméo avait sou captiver le cœur de la belle satelaine, en loui donnant des leçons de mousique... Pouvait-il en étro autrement ? ils étaient tous deux zeunes et beaux; aussi chaque zour c'étaient nouveaux rêves, doux prozets d'avenir, tendres serments de fidélité et d'amour... bref... la mère d'Anna... car la zeune satelaine avait le même nom que vous, signorina.

ANNA, *confuse.* Ah ! elle se nommait Anna ?

DE TERCY. La mère d'Anna, dis-ze, qui, comme vous était veuve, signora, ne souçonnait rien... Le mariaze d'Anna avec le comte, il allait se conclure... Les zeunes gens étaient au désespoir. Oun ami de la maison, oun homme dévoué sourprit leurs secrets et en informa la veuve... (*A Mme de Valdines.*) Ma ne trouvez-vous pas, signora, oun étonnant rapport entre la situation des personnazes de cette histoire et la nôtre. C'est singoulier... Voyez donc... Vous, signora, vous êtes la veuve... moi l'ami della maison; Edouard le maître de mousique, et la signorina la jeune satelaine.

Mme DE VALDINES. En effet, le rapprochement est juste, n'est-il pas vrai, Edouard ?

ÉDOUARD, *confus.* Ce sont des suppositions...

DE TERCY, *riant.* Oui, pura hypothèse....

Mme DE VALDINES. Et toi, Anna, qu'en dis-tu ?

ANNA. Moi, maman, j'ai hâte de savoir quel fut le dénoûment.

Mme DE VALDINES. Je vais te le dire, car aussi bien que M. de Tercy, je le connais à présent... Au moment où Rolando-Edouard, car de même que la jeune châtelaine s'appelait Anna... Rolando s'appelait Edouard, au moment, dis-je, où Edouard et Anna se livraient au désespoir d'une imminente séparation, au moment où ils cherchaient bien tendrement les moyens de faire rompre cet odieux mariage qu'on projetait, la veuve et l'ami de la maison entrèrent tout à coup. Vous écoutez bien, n'est-ce pas, Edouard?

ÉDOUARD. Sans doute... Oui, madame.

Mme DE VALDINES, *continuant.* A la vue de sa mère, Anna se trouble, Edouard paraît aussi embarrassé qu'elle... La veuve demande alors à sa fille la cause de son émotion. Celle-ci lui répond qu'elle provient d'une prétendue histoire de brigand, que ni Anna ni Edouard ne peuvent raconter... Vous figurez-vous alors le trouble, la confusion de ces pauvres jeunes gens ? leurs figures étaient si plaisantes, que la veuve, malgré toute sa sévérité, ne put s'empêcher d'éclater de rire... Ah ! ah ! ah !

DE TERCY, *riant aussi aux éclats.* Ah ! ah ! ah ! ah !

ÉDOUARD, *s'efforce de rire.* C'est très-

drôle... c'est très-drôle!... (*A part.*) Elle se moque de moi!

Mme DE VALDINES. Mais assez d'allégories et de fictions; je vois à votre air embarrassé que vous vous êtes parfaitement reconnus... Ainsi, ma fille, lorsque je t'interrogeais tout à l'heure, tu as pu avoir un secret pour ta mère... Et vous, Édouard, vous, dont je m'étais plu à encourager le talent, vous de qui j'avais une si haute opinion...

ÉDOUARD. Ah! madame, j'ose espérer.....

Mme DE VALDINES. Manquer de confiance en moi... c'est mal... et pour vous punir, je devrais peut-être... Mais non... je serai indulgente et bonne... Voyons, approchez-vous tous les deux... Donnez-moi chacun votre main, et soyez plus heureux que vous n'avez été sincères; je vous pardonne, et je vous marierai.

ANNA. Quoi, maman! est-il possible?

Mme DE VALDINES. Ne serait-ce donc pas ton avis?...

ANNA. Oh! si fait, maman; si fait... J'approuve très-fort... Que je suis contente, que je suis heureuse... Oh! viens que je t'embrasse.

Elle lui saute au col.

Mme DE VALDINES. C'est bien... assez... calme-toi!... Et vous, Edouard?

ÉDOUARD, *s'inclinant.* Je ne sais, madame, comment vous exprimer...

Mme DE VALDINES. Qu'elle soit heureuse, ce sera la meilleure manière de me prouver votre reconnaissance. Nous avons ce soir grande réunion de nos plus intimes amis; ce soir, je leur présenterai mon gendre, et nous signerons devant eux votre contrat de mariage... Anna, nous avons des préparatifs à faire, des ordres à donner...

ANNA. Surtout une réponse à envoyer à M. de Floréal.

Mme DE VALDINES. C'est juste... il faut donc nous hâter... Veuillez, Edouard, prévenir vous-même le notaire.

ÉDOUARD. Tout à vos ordres, madame.

Mme DE VALDINES. J'ai encore quelques invitations à écrire; voulez-vous me servir de secrétaire, monsieur de Tercy?

DE TERCY. Bien volountiers, ze vous rezoins à l'instant.

Mme DE VALDINES, *à Anna, qui cause avec Edouard.* Eh bien! Anna?

ANNA. Voilà, maman.

Elles sortent.

SCENE VII.

TERCY, ÉDOUARD.

TERCY. Eh bien! Edouard, z'espère ché vous ne vous plaindrez pas de dame Fortoune?... elle vous traite en enfant gâté... Et c'est pourtant moi qui vous ai aplani le semin.

ÉDOUARD. C'est vrai.

DE TERCY. Zamais vous n'auriez osé prétendre à la main della signorina Anna; ma z'ai eu de l'ambition per vous, moi... Ché signifie? perché questa tristesse? Santez donc, riez donc, votre hourizon s'agrandit, votre avenir il est souperbe!

ÉDOUARD, *pensif.* Sans doute, oui... mais je réfléchis...

DE TERCY, *l'interrompant.* A la rice dot ché vous allez toucer?

ÉDOUARD, *de même.* Non!

DE TERCY. A la zolie femme ché vous posséderez bientôt?

ÉDOUARD, *de même.* Non!

DE TERCY. Et per Dio!... à quoi donc?... (*D'un ton d'ironie.*) Ah! z'y souis... touzours questa même et folle pensée... Marguerita.

ÉDOUARD. Son souvenir empoisonne toutes mes joies, et détruit le prestige que me présente le monde.

DE TERCY. Ma quand on a ouna position à se créer, on laisse de côté toutes les amourettes.

ÉDOUARD. Pauvre enfant, que deviendra-t-elle?

DE TERCY. Ma perché vous en inquiéter? Dèzà peut-être elle pense à un autre...

ÉDOUARD. Elle!... oh! si vous connaissiez son cœur, vous ne parleriez pas comme vous le faites.

DE TERCY. Oune zolie fille trouve facilement des consolateurs... Elle se mariera, mon sère.

ÉDOUARD. Les remords me poursuivront toujours, et la vengeront de mon abandon.

DE TERCY. Des remords... per ouna amourette? Ah! zeune homme, si vous tenez absolument à tous ces grands préceptes de conscience et de vertou, ma foi, quittez Paris, perché vous y perdriez votre temps...

ÉDOUARD. Eh quoi! n'est-il donc pas possible?...

DE TERCY, *d'un ton très-accentué.* Ma quel pauvéro spectacle della faiblesse houmaine vous me donnez! Vous êtes, mio caro, du nombre de ces zens qui portent et entretiennent toute leur éxistance dans leur sein, deux *êtres* qui se combattent, ferraillent sans cesse sans zamais se atteindre. Pendant ce temps, les hommes résolous saisissent leur proie, et se rient de ces insensés!... Eh bien! vous êtes de ces zens qui n'ont ni le couraze du bien, ni celui du mal; hommes nuls, effacés... ché l'on ne peut définir ni classer

ici-bas, et ché l'on ne saura où placer là-baut!...

ÉDOUARD, *tristement*. Oui, vons avez raison, pardonnez-moi un moment d'hallucination, nn retonr sur le passé.

DE TERCY. L'houmme qui veut conquérir una position dans le monde, il ue doit zamais regarder en arrière; peu importe ce qu'il laisse derrière loui, pourvu qu'il marse!...

ÉDOUARD. C'est vrai, je suis nn insensé de réfléchir, quand la fortune me tend les bras, que le succès me sourit...

DE TERCY. Et ché vous terrassez tous les rices prétendants à la main d'Anna... Quel dépit ils vont ressentir en apprenant votre mariaze!

ÉDOUARD. Je ne comptais pas snr nne victoire aussi facile.

DE TERCY. Ah! ce soir, à votre présentation, ze veux bien m'amouser della triste figoure de vos infortnnés rivaux. Ma laissons touto questo, et occonpez-vous sur-le-samp di qnel ché vous reste à faire. Ce sont vos deruières conrses à pied..... Dans poco, Edonard, vons anrez vos sevaux, votre équipaze, des laquais... On vous trouve dou talent... Vons aurez alors dn zénie, mon ser... Houreux mortel!...

ÉDOUARD. Vous ne tarderez pas à me rejoindre.

DE TERCY. Dans oune demi-houre an piou tard, je serai sez vous... Nous dinerons ensemble, et ensemble encore nous reviendrons ici.

ÉDOUARD, *lui donnant la main*. Au revoir, donc.

DE TERCY. Saluto, caro.

Edouard sort.

SCÈNE VIII.

DE TERCY, *seul*.

A-t-on zamais vu onn pareil étourdi, avec ses scronpoules et ses remords?... Pauvéro ambitieux, si ze n'étais pas là per te pousser, tu resterais pauvre toute ta vie; ma tou es nécessaire à la réoussite de mes prozets..... Depouis longtemps ze me souis attacé alla signora di Valdines comme à oune proie.... ché ze saisirai bientôt, grâce an mariaze de sa fille; ouu autre mari ché il mio élève anrait pon par intérêt mi nouire daus l'esprit della signora. Ma quando Edouard, ché ze domine à mon gré, il sera devenon son sendre, il s'acquittera envers moi, en mi faisant son beau-père. Service per service... La signora di Valdines d'aillours mi a pris en amitié... Elle a di mé l'opinion la piou flattouse! Ah! ché la hypocrisie est onn pouissant mobile dans le monde; c'est ouna enveloppe ché vous donne tonti les avantazes de la verton... moins ses inconvénients! L'apparence, voilà ce que il monde il estime le piou. Ma ze commence à me fatiguer de tonzours feindre, il est temps ché le hymen qni me mettra, moi rouiné, en possession della grande fortoune della signora di Valdiues, me permette de lever le masque! Oh! ma per Dio! pas d'impatience... Ché le premier mariaze il s'accomplisse, et le second il viendra de loui-même!...

Il sort pour aller rejoindre madame de Valdines. Du côté opposé, introduits par un Domestique, entrent Jacques et Marguerite.

SCÈNE IX.

JACQUES, MARGUERITE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Veuillez entrer... monsieur Edouard n'est plus ici... mais je vais prévenir madame et mademoiselle.

MARGUERITE. Oh! non, non, ue dérangez pas ces dames..... Nons reviendrons..... Allons-nous-en, Jacques.

JACQUES. Si madame de Valdines sait que nous sommes venns et que nous nous en sommes retournés sans la saluer... elle pourrait se formaliser, Margnerite.

LE DOMESTIQUE. J'ai ordre d'ailleurs, mademoiselle, d'informer à l'instant madame de la venue de toute personne qui se présente à l'hôtel... Et puis, je crois, puisque vous désirez voir monsieur Edouard, qu'il ne tardera pas à revenir.

MARGUERITE. Si vous m'assurez qne notre présence ne dérangera pas madame de Valdines... je resterai alors.

LE DOMESTIQUE, *à Jacques*. Vous m'avez dit : monsieur Jacques Ménard et mademoiselle Marguerite.

JACQUES. C'est bien ça!

LE DOMESTIQUE. Veuillez vous asseoir...

Le Domestique sort.

MARGUERITE, *à elle-même*. Me voici près de lui; je désire et je tremble à la fois de le revoir.

JACQUES, *examinant autour de lui*. Regarde donc, Marguerite, regarde donc comme c'est beau ici... on se croirait dans le palais des *Deux mille Nuits*... Oh! saperlotte! quels meubles!... Ah ça! sur quoi est-ce que je marche avec mes souliers ferrés? (*Il se baisse et touche le tapis.*) Dieu me pardonne! c'est une étoffe qui vient des Indes... Oui, oui, Marguerite, nous foulons aux pieds des châles indiens à grands ramages..... Vrai, j'aurais dû déposer mes fines chaussures à la

porte... Je vais abîmer ces belles étoffes... Et des fauteuils! Comme on doit être à son aise là-dedans... (*Il s'assied, l'élastique le fait mettre sur ses pieds.*) Eh ben! est-ce qu'il y a quelqu'un qui vous pousse là-dessous...., comme dans les *Trois mille Nuits.* (*Il tâte le fauteuil.*) Ah! que je suis... bon enfant... c'est élastique... ça rebondit... ça rebondit! Avec ces meubles-là on pourrait faire des tours de force. (*Il s'arrête court en regardant Marguerite et devient sérieux.*) Eh ben! eh ben! qu'est-ce que t'as, Marguerite? te v'là toute tremblante... et moi qui batifole, qui bavarde comme une pie, pendant que tu souffres,., mauvais cœur... Ah! t'es peut-être fatiguée... Tiens, tiens, assieds-toi; mais fais attention, ça rebondit, je t'avertis... c'est élastique. (*Il amène le fauteuil.*) Là, assieds-toi tout doucement.

MARGUERITE, *refusant le fauteuil.* Non, Jacques, je ne suis pas fatiguée... j'ai peur... j'ai peur!...

Elle regarde autour d'elle.

JACQUES, *repoussant le fauteuil avec vivacité.* Peur!... Et de quoi? mon Dieu! c'est d'Edouard que t'as peur; et pourquoi le craindrais-tu, Marguerite? Est-ce parce que t'as souffert le martyre avec résignation? (*Avec énergie.*) Relève la tête, au contraire, c'est le coupable qui doit trembler; c'est celui qui a brisé l'âme d'une sainte qui doit s'agenouiller devant elle.

MARGUERITE. Sans toi, Jacques, je serais morte de douleur; mais tu étais sans cesse auprès de moi, me soutenant de ton amitié et me donnant du courage... Ah! je te dois la vie.

JACQUES. Qui n'en aurait fait autant à ma place, en te voyant, toi, si bonne, réduite au désespoir, abandonnée par un ingrat... Ah! je n'aurais jamais cru mon frère capable... Il peut se vanter de nous avoir fait passer de cruelles journées; c'était un supplice de chaque instant. Je craignais tant que mon père ne découvrît notre secret!

MARGUERITE. Devant lui, je m'efforçais de sourire, je cachais de mon mieux ma tristesse.

JACQUES. Oui, tu riais, quand t'avais la mort dans le cœur... Pauvre père! s'il avait appris la conduite de son fils... Cette nouvelle l'aurait tué sur le coup, vois-tu?

MARGUERITE. Par bonheur! la mère Mathias nous a sauvés.

JACQUES. En v'là une brave femme qui mérite cent fois le paradis! Elle nous a reçus dans sa maison comme si nous étions ses propres enfants, quoi!... Je t'ai conduite chez elle, sous prétexte que t'étais malade et que tu serais mieux soignée que chez nous. Le père Ménard ne s'est douté de rien, et pas un habitant de Veuves n'en a su plus que lui.

MARGUERITE. Mon Dieu! je vous remercie de m'avoir épargné cette honte!

JACQUES. Ce n'est pas le tout, nous allons parler à monsieur Edouard; je suis bien sûr qu'il ne s'attend pas à notre visite.

MARGUERITE. Il ne pense plus à nous.

JACQUES. Monsieur a de l'ambition..... Monsieur veut briller... C'est très-bien..... mais il ne faut pas pour ça déshonorer sa famille... Aussi, lorsque j'ai appris que le père Ménard avait quelques redevances à Paris, qu'il désirait toucher, je lui ai dit: Père, vos blessures vous tourmentent plus que jamais; un voyage vous ferait encore du mal; si vous le voulez, je pars à votre place avec Marguerite... Elle verra du pays, ça la distraira... Mon vieux père a consenti à tout, et je t'ai emmenée... avec beaucoup de peine, par exemple, car tu voulais à toute force rester au village... Nous v'là à Paris tout de même, et nous allons voir maintenant si monsieur Edouard...

MARGUERITE. Jacques, écoute-moi, je t'en prie, partons, partons à l'instant, sans voir Edouard; n'empêchons pas ses projets de se réaliser. Je me repentirais toute ma vie d'avoir été un obstacle à sa fortune, à son bonheur; qu'il prospère, qu'il devienne riche! Je me résignerai à mon sort..... j'aurai du courage; je souffrirai, mais il sera heureux, du moins, et cette pensée me donnera encore de la joie... Oh! viens, viens, Jacques.

Elle fait un pas pour sortir, Jacques la retient.

JACQUES. Non.

MARGUERITE. Et qu'espères-tu?

JACQUES. Voir Edouard; le ramener à toi.

MARGUERITE. Eh! mon Dieu! se souvient-il encore de Marguerite? qui sait s'il n'en aime pas une autre? une grande dame, peut-être?

JACQUES. Est-ce qu'il y a au monde une grande dame qui te vaille? Rassure-toi, Marguerite, je connais Edouard, son cœur est bon..... Quand je lui aurai dit: regarde comme Marguerite est changée; quand je lui aurai fait connaître ce que tu as souffert depuis qu'il nous a quittés; quand il saura que tu pleurais, que tu te désespérais chaque jour en attendant son retour; enfin quand je lui aurai dit par quel lien sacré vous êtes unis, il tombera à tes genoux, il te demandera pardon de t'avoir abandonnée... Et moi je l'embrasserai avec plaisir, ce coquin-là... Je suis ben en colère contre lui... Gredin, va! Mais c'est égal, ça me fera du bien tout de même de lui serrer la main. Il y a si longtemps!

Il essuie une larme.

MARGUERITE, *émue*. Puisses-tu dire vrai, Jacques! Oh! mais silence! on vient. (*Elle va voir.*) C'est monsieur de Tercy!

JACQUES, *regardant*. Lui! lui! Ah! nom d'un maillet... j'ai un fameux compte à régler avec celui-là... et je vas le solder tout de suite.

Il retrousse les manches de son habit.

MARGUERITE. Jacques!

JACQUES. Peu content d'avoir embauché Edouard, il a osé te dire qu'il t'aimait; il a voulu user de violence envers toi... Attends, attends, mon bon monsieur de Tercy!

MARGUERITE. Y songes-tu! nous sommes chez madame de Valdines... oublier le respect que tu lui dois.

JACQUES. C'est juste! mais il ne perdra rien pour attendre...

SCÈNE X.

LES MÊMES, DE TERCY, LE DOMESTIQUE.

DE TERCY, *bas, au Domestique, en entrant*. Tou m'as bien compris; ze puis compter sur toi?

LE DOMESTIQUE, *de même*. Oui, monsieur!

DE TERCY. Va presto, alors! (*Le Domestique sort; s'adressant à Marguerite et à Jacques :*) La signora di Valdines et la signorina Anna sont occoupées à leur toilette, per ché il va venir nombrouse compagnie, et io, en qualité d'ami della maison, je me souis empressé...

JACQUES. Merci de votre complaisance, monsieur... mais nous n'en abuserons pas... Viens, Marguerite.

DE TERCY. Quoi! vous partez?...

MARGUERITE. On nous avait dit que nous trouverions ici Edouard, que nous n'avons pas vu encore depuis notre arrivée, et comme nous désirions en même temps présenter nos respects à madame de Valdines, nous avons pris la liberté de venir, mais nous serions désolés de la déranger; aussi reviendrons-nous dans un autre moment.

DE TERCY, *à part*. Tout il est perdon s'ils volent Édouard... Il faut empêcer cette rencontre. (*Haut, en s'adressant à Jacques et à Marguerite qui sont arrivés sur le seuil de la porte.*) Ze vois ché on vous a laissé ignorer l'asident ché est arrivé à Édouard?

MARGUERITE, *descendant vivement*. Un accident?

JACQUES, *de même*. A mon frère?

DE TERCY. Oui, oune blessure, ma lézère, sans gravité aucoune.

MARGUERITE. Edouard blessé!

JACQUES. Comment, par qui?... qu'est-ce qui lui est donc arrivé?

DE TERCY. Ze vais vous le dire: ma calmez-vous, perché, ze vous le répète, il n'y a pas le moindre danzer.

MARGUERITE. Parlez vite, monsieur, je vous en prie, parlez vite.

DE TERCY. A la souite de paroles assez vives éçanzées entre Édouard et oun autre zeune houmme zaloux du talent et du souccès de votre frère, onne rencontre devint imminente...

MARGUERITE. Grand Dieu! il s'est battu.

JACQUES. Saprelotte! et je n'étais pas là, moi!

DE TERCY. Lézèrement atteint par l'épée de soun adversaire, Édouard il a porté oun coup piou funeste.

MARGUERITE. Il a tué...

DE TERCY. Hélas! il a ou ce malhour, et per donner à ses protectours le temps d'assoupir questa malhourouse affaire, Édouard a été oblizé de quitter Paris, parce que des poursouites sont dirizées contre loui.

MARGUERITE. O mon Dieu! mon Dieu!

JACQUES. Des poursuites... des poursuites... mais ça ne me paraît pas juste ça; si mon frère a été insulté, il a bien fait de ne pas le souffrir... Je suis comme lui, dès qu'on se fiche de moi je frappe tout de suite, sans façon. Ça m'est arrivé plus d'une fois, et on ne m'a jamais poursuivi pour ça.

DE TERCY. C'est possible; ma à Paris il y pion di rigidité, et surtout quando il y a mort d'houmme. Bene ché il en soit, Édouard il s'est mis à l'abri, et il a bien fait.

JACQUES. C'est drôle, quand nous avons demandé après Edouard à son logis, on ne nous a rien dit de tout cela.

DE TERCY. C'est ché on ne saurait azir avec trop di réserve en cette circonnstance.

MARGUERITE. Oh! je vous en prie, monsieur de Tercy, dites, dites-nous vite où nous pourrons le voir.

DE TERCY. Attendez!... (*Il va à la fenêtre.*) Zustement il y a dans le cour de l'hôtel oune voitoure attelée ché appartient alla signora di Valdines, ze vais vous faire condouire. (*A part.*) Baptiste il a reçou mes instrussions, et zusqu'à demain mé en voilà débarrassé. (*Haut.*) Partons!...

Au moment où ils vont pour sortir, Anna entre en scène du côté opposé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA, *entrant et s'adressant dans la coulisse*. Des arbustes et des fleurs partout... vous entendez?

DE TERCY, *vivement et bas, à Jacques et à*

Marguerite. Pas ouu mot sour Édouard : ou ne salt rieu ici... et il né faut pas ché on sasse...

ANNA, *à un domestique.* Dépêchez-vous surtout... Allez, allez. (*Apercevant Jacques et Marguerite.*) Vous... vous à Paris!... et Édouard ne vous avait pas informé... Oh! je suis bien contente... heureuse de vous voir!

MARGUERITE. Ah! mademoiselle!...*

JACQUES. Vous êtes trop bonne vraiment.

DE TERCY, *bas à Jacques et Marguerite.* Escousez-vous, venez vite... partons.

ANNA. Ma mère sera ravie, enchantée aussi... Je vais lui dire...

MARGUERITE. Non, mademoiselle, non, je vous en prie... nous savons que vous attendez du monde... nous reviendrons.

ANNA. Comment!

JACQUES. Nous avons des affaires qui nous obligent...

ANNA. Des affaires... des affaires... nous prendrons le temps de les finir plus tard, je vous aiderai s'il le faut... je ne vous laisse pas sortir d'ici.

DE TERCY, *vivement.* Permettez-moi de vous espliquer...

ANNA. Oh! je ne veux rien entendre. (*A Jacques et Marguerite.*) Il ferait beau vraiment de vous voir manquer à la fête qu'on donne à propos de mon prochain mariage avec votre frère Édouard!

MARGUERITE. Grand Dieu!

JACQUES. Que dit-elle?

DE TERCY. Mon Dio!

MARGUERITE, *avec stupéfaction.* Votre mariage!

JACQUES, *de même.* Avec Édouard!

DE TERCY, *à part.* Tout il est perdou!

ANNA. Mais, oui... oui sans doute... Vous l'ignoriez?... vous ne saviez pas...

MARGUERITE. Non, non, mademoiselle... je...

JACQUES, *à part.* Est-il Dieu possible!

ANNA. Ah! c'est vrai, il y a à peine quelques heures que tout est arrangé, et Édouard ne peut vous avoir prévenue. Oui, oui, je l'aime, et ma mère a consenti. Ce soir nous signerons le contrat. (*Fixant Marguerite qui chancelle.*) Mon Dieu, Marguerite, vous pâlissez... vous chancelez... qu'avez-vous?

JACQUES. Marguerite!

MARGUERITE, *faisant un effort sur elle-même, et se contraignant pour ne pas s'évanouir.* Rien!... rien, mademoiselle... J'étais si loin de m'attendre... et cette nouvelle... le bonheur d'Édouard... vous si belle, si riche... devenir sa femme!... Je n'ai pas été maîtresse; mais me voilà remise... je suis contente... je suis heureuse, bien heureuse... (*A part.*) Je crois que je vais mourir!...

* De Tercy, Marguerite, Anna, Jacques.

ANNA. J'espère à présent que vous n'allez plus vous faire prier pour rester... (*A Marguerite.*) Vous êtes presque ma belle-sœur, je vous marierai aussi. Vous voilà mon beau-frère, Jacques... Et ce bon vieux père Ménard... Oh! soyez tranquilles, je vous aimerai bien, nous vivrons en famille, nous ne nous quitterons pas.

JACQUES, *à part.* Pauvre sœur! pauvre sœur!...

ANNA. Ainsi, voilà qui est bien entendu, bien convenu... vous restez!

MARGUERITE. Mais veuillez nous permettre.

ANNA. Je ne vous laisserai pas sortir d'ici, je vais donner des ordres en conséquence... prévenir ma mère...

JACQUES. Cependant, mademoiselle...

DE TERCY. Ma, signorina...

ANNA. Rien... je ne veux rien entendre... vous resterez.

Elle sort en courant.

SCÈNE XII.

DE TERCY, MARGUERITE, JACQUES.

MARGUERITE. Jacques, partons, partons vite; Édouard souffre, il est blessé... il a besoin de mes soins, allons le trouver, viens.

JACQUES. Quoi! malgré ce que tu viens d'apprendre, tu veux encore...

MARGUERITE. Oui, je le veux...

DE TERCY. Elle a raison. Venez... venez.

MARGUERITE, *allant pour sortir et passant devant la fenêtre, qui est ouverte, s'arrêtant et regardant.* Grand Dieu! je ne me trompe pas... c'est lui!... c'est Édouard!

JACQUES, *allant à la fenêtre.* Eh! oui, c'est bien lui, et qui n'est pas plus blessé que moi, encore.

DE TERCY, *à part.* Ma foi, z'abandonne le partie, ché ils s'arranzent.

M. de Tercy va pour s'éloigner; Jacques le prévient, se place devant lui les bras croisés, et l'empêche de sortir.

JACQUES. Un moment, s'il vous plaît, un moment... Je vous ai dit que les gens qui se moquaient de moi ne le faisaient jamais impunément; or, comme votre histoire du duel n'était, je le vois, qu'une mauvaise plaisanterie pour nous éloigner, je vais, moi, à mon tour, par pure plaisanterie, vous faire passer par la fenêtre.

DE TERCY. Vous seriez...

JACQUES, *le prenant au collet.* Je vais me gêner pour ça.

MARGUERITE. Jacques... arrête.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *entrant.* Que se passe-t-il?...

que signifie?... (*Apercevant Jacques et Marguerite.*) Ciel! Jacques! Marguerite!...*

JACQUES, *lâchant M. de Tercy, et venant se placer entre Édouard et Marguerite.* Oui, nous... nous qui sommes arrivés assez à propos pour t'offrir les vœux que nous formons, à l'occasion du riche et brillant mariage que tu vas contracter; tu as bien fait de quitter le village, tu as bien fait d'abandonner ton père, ton frère, Marguerite... ça t'a porté bonheur, tu as prospéré... je t'en félicite, Édouard!... tu vas épouser une jeune, riche et belle héritière... tâche au moins de lui apporter un cœur digne de ce qu'elle fait pour toi... prends garde d'oublier comme tu as oublié déjà... Tâche surtout, tâche que ta conscience ne te rappelle jamais l'amour d'une pauvre jeune fille que tu as abusée, perdue, qui, pour pouvoir lever la tête à présent, devrait être ta femme, et qui mourra peut-être de ton abandon. Ne songe jamais, s'il est possible, que la faute que tu as commise a donné le jour à une pauvre petite créature qui n'a pas de nom, et qui aura à rougir toute sa vie de cette faute, qui n'est pourtant pas la sienne... Et maintenant que je t'ai dit ce que j'avais à te dire, je saurai par la conduite que tu vas tenir s'il me reste encore un frère... Adieu, Édouard. — Partons, Marguerite!...

Il entraîne Marguerite, et sort rapidement avec elle.

SCÈNE XIV.

DE TERCY, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *avec stupéfaction.* Mon Dieu! que m'a dit Jacques? que m'a-t-il révélé?... Et ils sont partis!... Ah! courons...

DE TERCY. Édouard!...

Il veut sortir; M. de Tercy le retient.

ÉDOUARD. Laissez-moi... laissez-moi. Vous n'avez donc pas entendu?... Marguerite, elle mourra de désespoir... Et mon enfant! mon enfant!... Oh! non... non... je ne puis... je ne dois pas les abandonner!...

Il veut sortir.

DE TERCY, *le retenant.* Et perché les abandonner? N'allez-vous pas être dans oune position à les faire tous rices et heureux?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, Mme DE VALDINES, ANNA, LE NOTAIRE, LES INVITÉS.

Les portes du fond s'ouvrent; on aperçoit Mme de Valdines, Anna et tous les Invités. Mme de Valdines fait placer le Notaire devant une table. Il ouvre son portefeuille et prépare le contrat.

DE TERCY. Voyez, les salons, ils se remplissent de monde... La signora de Valdines, Anna... le notaire...

ÉDOUARD. Que faire? que résoudre?...

Anna et Mme de Valdines descendent la scène.

ANNA, *à M. de Tercy.* Eh bien! Jacques, Marguerite... où sont-ils?...

DE TERCY. Ils reviennent à l'instant.*

Mme DE VALDINES. Vous êtes en retard, messieurs : tous nos amis attendent... Édouard, offrez la main à votre fiancée.

ÉDOUARD, *avec égarement.* Oui... à ma fiancée...

Mme DE VALDINES. Eh! mon Dieu! qu'avez-vous, Édouard?

DE TERCY, *vivement et s'interposant.* La zoie... le bonhour...

ANNA. C'est comme moi... je suis tout émue... le cœur me bat d'une force... Ah! quel drôle d'effet cela produit quand on se marie!...

DE TERCY, *bas, à Édouard.* Édouard, sonzez à votre bienfaitrice... à Anna, qui vous aime... Hésiter maintenant ce serait leur faire outrage. Remettez-vous... remettez-vous.

Mme DE VALDINES. Édouard, on nous attend.

DE TERCY, *bas à Édouard.* Allez donc... allez donc...

ANNA. Eh bien, monsieur, quand vous voudrez.

ÉDOUARD, *chancelant.* Me voici, mademoiselle... me voici...

Il prend la main d'Anna.

Mme DE VALDINES,** *aux Invités.* J'ai l'honneur de vous présenter, messieurs, et vous, mesdames, l'artiste distingué que j'ai choisi pour gendre. (*Au Notaire.*) Veuillez nous donner lecture du contrat. Nous signerons après.

DE TERCY, *sur le devant de la scène.* Enfin, ze le tiens donc! Z'ai réoussi; ma ce n'est pas sans peine!

ÉDOUARD, *à part, et se soutenant à peine.* Pauvre Marguerite!...

LE NOTAIRE, *se levant et prenant le contrat pour en donner lecture.* Par-devant nous, maître Villers, notaire royal à Paris...

La toile tombe. — Tableau.

* De Tercy, Édouard, Jacques, Marguerite.

* Mme de Valdines, Anna, de Tercy, Édouard.

** Edouard, Anna, le Notaire et les Invités au fond, Mme de Valdines, de Tercy.

ACTE TROISIÈME.

Le décor est le même qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, ANDRÉ.

Jacques et André travaillant. Jacques s'arrête de temps à autre, comme préoccupé d'une pensée.

ANDRÉ, *tout en travaillant.* Que t'es heureux, Jacques, d'avoir été dans la capitale... En raconte-t-on des merveilles de ce Paris!... On m'a assuré, à moi, qu'on n'avait qu'à ouvrir la bouche pour qu'il vous tombe dedans toutes sortes de bonnes choses... Est-ce vrai, ça? (*Après un silence.*) Eh ben! tu ne m'entends pas?...

JACQUES, *d'un ton brusque.* Mais si.

ANDRÉ. Enfin, pourquoi que t'es toujours de mauvaise humeur, quand je te parle de Paris?... Tu ne m'en toucherais pas le plus petit mot... Ah ça, vous avez vu Édouard, là-bas?...

JACQUES, *de même.* Oui!

ANDRÉ. Il est cossu à c't' heure..... est-ce que le père Ménard lui garde toujours rancune de son escapade?

JACQUES, *de même.* Oui!

ANDRÉ. Est-ce qu'Édouard ne viendra pas un brin à Veuves?

JACQUES, *de même.* Je ne sais.

ANDRÉ. Il a dû être ben content de vous revoir... il t'a parlé de moi, hein?

Il se rengorge.

JACQUES, *de même.* Non!

ANDRÉ, *étonné.* Ah! est-ce que...

JACQUES, *impatienté.* Auras-tu bientôt fini avec tes questions?

ANDRÉ. Pardon, excuse, si je te demandais tout ça, c'était pour savoir, voilà tout... mais du moment que tu ne me dis rien... sois tranquille, je ne le rapporterai à personne.

JACQUES. As-tu rangé les tonneaux qui sont dans la cour?

ANDRÉ. Pas encore!

JACQUES. Comme c'est l'ouvrage qui presse le plus, va vite le faire.

ANDRÉ. Voilà... tout de suite... ça ne sera pas long... Après, si t'es de meilleure humeur, et que tu veuilles bien délier ta langue, je te demanderai avis sur le parti que j'ai à prendre...Tu sais que je suis en brouille avec Jeanneton... et je voudrais savoir...

JACQUES, *impatienté.* C'est bon, nous causerons de cela plus tard... Va, va donc!

ANDRÉ, *sortant, et à part.* Qu'est-ce qu'il a?... qu'est-ce qu'il a?...

SCÈNE II.

JACQUES, *seul, allant regarder au dehors.*

Marguerite ne revient pas... j'ai beau lui recommander d'agir avec précaution et prudence... elle ne m'écoute pas... elle finira par éveiller les soupçons et se perdre... car je sais que c'est encore pour se rendre auprès de son enfant, que dès le matin, elle est sortie... Elle se cache de moi... elle redoute mes reproches, et tout en la grondant parfois, je sens au fond de l'âme qu'à sa place j'en ferais tout autant!..... Oh! Édouard!... Édouard!... quel cœur tu as méconnu... (*Marguerite entre; elle est toute agitée.*) Ah! la voilà!

SCÈNE III.

MARGUERITE, JACQUES.

JACQUES. Comme tu es pâle, agitée... Qu'as-tu, Marguerite? D'où viens-tu?

MARGUERITE. Mon fils... il a été malade... bien malade... Un funeste pressentiment m'était venu... et j'ai voulu ce matin...

JACQUES. Pourquoi ne m'avoir pas informé? je serais allé moi-même... tu m'avais promis pourtant...

MARGUERITE. Oui, sans doute, Jacques, mais tu sais bien que la vue de cet enfant est à présent ma consolation et ma joie... tu sais que j'ai reporté sur lui toute la tendresse, tout l'amour que j'avais au cœur... Si je t'avais prévenu, tu m'aurais retenue, tu m'aurais parlé encore de précaution, de prudence.

JACQUES. Mon Dieu, si j'agis ainsi, c'est pour ne pas augmenter tes chagrins... n'en as-tu pas trop déjà!...

MARGUERITE. Je te rends bien justice, j'apprécie ton dévouement, Jacques, mais

que veux-tu... j'avais besoin de voir mon fils, de le couvrir de caresses... de le presser contre mon cœur... Pauvre enfant! lui naguère encore si frais et si beau... si tu savais, Jacques, comme il est pâle et amaigri! il faut qu'il ait bien souffert... il est si faible encore... qu'une inquiétude mortelle me dévore.

JACQUES. Rassure-toi, Marguerite, rassure-toi... ta tendresse pour ton enfant te fait exagérer son mal. Voyons, Marguerite, espérance et courage!

MARGUERITE. Espérance!... est-ce que je puis encore en avoir, moi!... Du courage!... j'ai déjà tant lutté que les forces me manquent...

JACQUES. Marguerite!... je t'en conjure... reviens à toi... tu m'affliges... tu m'effraies.

MARGUERITE. Oh! pardonne, pardonne-moi de t'affliger ainsi... J'ai éprouvé une secousse si violente... une émotion si vive... mais me voilà mieux... me voilà plus calme... sois tranquille! Et notre père... rien ne lui a manqué... j'avais bien tout préparé, n'est-ce pas?... que fait-il?... où est-il?

JACQUES. Dans le jardin, occupé à lire le journal et à fumer sa pipe.

MARGUERITE. Il n'a pas été surpris de mon absence prolongée?

JACQUES. J'ai donné un prétexte à ta sortie; et il est heureusement si éloigné de soupçonner la vérité!

MARGUERITE. Sa confiance et son affection sont un supplice pour moi... Affreuse position!... mais la faute n'est-elle pas à moi... c'est à moi de me résigner... J'ai à m'occuper des soins du ménage, voyons, mettons-nous à l'œuvre... je n'ai que trop tardé déjà! Je te laisse, Jacques.

JACQUES. Va, Marguerite, va...

Elle entre dans la maison.

SCÈNE IV.

JACQUES, *seul*, *puis* ANDRÉ.

JACQUES, *tristement.* Pauvre Marguerite! si cette situation ne change pas, tu finiras par succomber à la peine. (*Vivement.*) Oh! non, non... cela ne sera pas... le poids que tu as à porter est trop lourd pour tes forces... Sœur, j'en veux ma part... je l'aurai... et quoi que tu aies à m'objecter, il faudra que je te rende sinon au bonheur, du moins à une existence plus paisible!

ANDRÉ, *entrant.* Les tonneaux sont empilés et rangés... maintenant j'vas continuer à rafistoler ceux-ci, pas vrai?...

JACQUES. Oui, c'est ça... soigne-les bien... et dépêche-toi, surtout.

ANDRÉ. Oh! sois tranquille, je suis en train d'en abattre... De me contrarier avec Jeanneton, ça m'a donné de la vigueur... Où est donc mon maillet?... ah! le v'là!... (*Il se baisse pour arranger un tonneau et jette un regard vers la porte.*) Encore cette figure... Oh! je n'ai pas la berlue cette fois...

JACQUES. Eh bien, qu'est-ce qu'il te prend? tu es fou?

ANDRÉ. Mordienne! c'est bien la même que tout à l'heure.

JACQUES. La même... quoi?... parleras-tu?...

ANDRÉ. Voilà!... donne-moi le temps de m'expliquer... Pendant que je rangeais les tonneaux dans la cour, j'avise à travers la palissade de bois une coupe d'habit qui m'intrigue... Je risque un œil, et j'aperçois un nez... assez bien fait... dans le genre du mien, que je crois reconnaître... puis une bouche... un menton... enfin une figure au grand complet... Je croyais m'être trompé... mais la même figure vient de passer à l'instant devant notre porte, et je l'ai tout à fait remise... décidément, c'est lui!

JACQUES. Qui... lui?

ANDRÉ. M. de Tercy, pardine!

JACQUES, *étonné.* M. de Tercy... es-tu bien sûr?...

ANDRÉ. Dam! c'était fièrement sa silhouette... oui... oui, c'est lui... c'est bien lui... et sapristotte! j'en suis bien aise.

JACQUES. Toi... et pourquoi cela?

ANDRÉ. Parce que, comme dit le proverbe, quand on voit la tête du loup, on n'est pas éloigné d'en voir la queue... et comme l'un ne quitte pas l'autre, m'est avis que la queue, ça pourrait bien être M. Édouard.

JACQUES, *réfléchissant, à part.* M. de Tercy, à Venves!... Oh! il faudra que je m'assure...

ANDRÉ, *à part en considérant Jacques.* Allons, bon, le v'là encore retombé dans ses réflexions *phisolophiques.*

MÉNARD, *dans la coulisse.* Jacques... Marguerite!...

ANDRÉ. V'là le père Ménard... à la besogne...

Il travaille.

SCÈNE V.

JACQUES, ANDRÉ, MÉNARD, MARGUERITE.

MÉNARD, *entre dans une grande agitation, un journal à la main.* Jacques... Marguerite.... accourez, que je vous apprenne...

MARGUERITE. Qu'avez-vous, mon père?...

MÉNARD, *agité.* La joie! ah! je suis trop

heureux... je ne puis... mes enfants, il faut que je vous embrasse... (*Il presse Jacques et Marguerite dans ses bras.*) Si vous saviez... dans ce journal...

JACQUES. Qu'y a-t-il, père?

MÉNARD. Ce qu'il y a... il y a que pendant que nous cerclons nos tonneaux à Veuves, notre nom se couvre de gloire à Paris!*

JACQUES, *étonné.* De gloire!...

ANDRÉ, *avec fatuité.* Notre nom se couvre de gloire que vous dites?...

MARGUERITE. Comment? expliquez-vous?

MÉNARD. C'est imprimé... voyez... c'est écrit en toutes lettres... écoutez, je m'en vais vous lire... (*A André qui fait tomber un tonneau par mégarde.*) Ne bouge donc pas... reste donc tranquille, toi!

JACQUES. Lisez, lisez, père!

MÉNARD, *lisant avec ravissement.* « Aca-» démie royale de musique. Le *Sylphe*, opéra » en trois actes, musique de M. Edouard » Ménard. »

MARGUERITE. D'Edouard!

JACQUES. De mon frère!

ANDRÉ. Le Syphe!... qu'est-ce que c'est ça le Syphe?

MÉNARD. Silence! (*Il lit, et son émotion croît à mesure qu'il lit.*) » Disons tout d'abord que le *Sylphe* a obtenu un immense succès. Cet opéra est l'œuvre de début d'un jeune homme qui est appelé à un grand avenir dans la carrière de compositeur de musique... » (*Le père Ménard paraît épuisé.*) Mais, tiens, Marguerite, continue, je t'en prie; mon émotion est si vive, je n'ai pas la force d'achever.

Il donne le journal à Marguerite.

ANDRÉ. Un opéra de monsieur Eduard... est-il, Dieu, possible?

MÉNARD, *en colère.* Te tairas-tu, maudit bavard!

ANDRÉ. Je me tais... je me tais... ce n'est pas ma faute, père Ménard... c'est ma langue qui veut toujours aller sans ma permission.

MÉNARD. Lis, Marguerite...

MARGUERITE, *continue l'article que le père Ménard a commencé* : « Lorsque l'acteur » chargé du principal rôle de la pièce est » venu annoncer au public le nom de » M. Edouard Ménard, un tonnerre d'ap-» plaudissements a aussitôt éclaté dans la » salle. »

ANDRÉ. Oh! saperlotte, si j'avais été là, comme j'aurais applaudi aussi, moi... (*A cet instant, l'émotion de Marguerite est visible. Cette émotion se gradue et croît jusqu'à lui éteindre la voix.*) « Il fallait voir avec quel » enthousiasme des femmes riches et belles, » oubliant un instant la contrainte imposée » à leur sexe, manifestaient leur profonde » admiration pour l'auteur de cet opéra... » Heureux le compositeur qui fait battre de » si douces émotions tous ces cœurs de fem-» mes, car il n'a qu'un mot à dire pour que » l'une d'entre elles, la plus belle et la plus » riche peut-être, lui rende tout le bonheur » qu'elle en a reçu!... »

MÉNARD. Hein?... avez-vous entendu?... tout le monde l'a applaudi, jusqu'à des duchesses... des princesses.

ANDRÉ. Il est capable d'en épouser une.

JACQUES, *il observe Marguerite qui cherche à étouffer son émotion... A part.* Pauvre Marguerite!

ANDRÉ. En v'là une de chance... représenté... applaudi... doit-il être joyeux, môsieu Edouard, lui qui désirait tant la gloire... Un opéra! Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est égal... il y a de quoi être fier... et nous aussi, nous avons le droit d'être fiers.

Il se rengorge.

MÉNARD. Eh bien, Jacques, Marguerite, vous ne dites rien... vous voilà muets tous les deux... Ah! je comprends; la surprise... la joie vous empêchent de parler... ça m'a produit le même effet tout à l'heure... ça m'a coupé la respiration! Ah! mon fils, que t'as bien répondu à mes injustes reproches, car c'est à mon adresse, voyez-vous? c'est comme si Edouard m'avait écrit : « Mon vieux père, » vous n'aviez pas le sens commun en vou-» lant me contraindre à exercer une profes-» sion qui étouffait mon génie... » Lui!... lui!... faire des tonneaux... cercler des douves... ah! ah! ah!... et je m'étais entêté...

ANDRÉ, *doctoralement.* L'état de tonnelier ne lui convenait pas du tout, à môsieu Edouard... je l'ai toujours dit.

MÉNARD. Jacques, t'avais mille fois raison de soutenir ton frère, et lui aussi a eu raison de se soustraire au despotisme d'un père qui n'a pas su reconnaître les hautes capacités de son fils... qui l'a méconnu... Il a bien agi, et je l'en remercie aujourd'hui... Est-ce que nous comprenons nos enfants, nous autres vieux qui sommes nés au moment où se battre était l'unique affaire... Parce que nous avons tiré des coups de fusil pendant une vingtaine d'années, nous nous imaginons qu'il n'y a de gloire qu'à braver le feu de la mitraille; nous ne savons pas apprécier le génie de nos enfants, et nous voulons les diriger... quelle sottise!... Oui, puisque le mot est lâché, nous sommes des imbéciles... de vieilles ganaches; aussi, nos enfants font bien de ne pas nous écouter, de tout quitter pour marcher bravement à la victoire de leurs idées, comme nous autres nous marchions à l'ennemi. (*A Jacques.*) T'es de cet avis-là,

* André, Marguerite, Ménard, Jacques.

mon gars, toi, qui as si souvent pris contre moi la défense d'Edouard.

JACQUES. C'est vrai, je l'ai défendu... et je serais heureux de le défendre encore, s'il avait rempli ses devoirs, s'il avait au moins songé à écrire à son vieux père, qui était si triste de ne pas recevoir de ses lettres.

MÉNARD. Nous écrire... et le temps?... n'a-t-il pas eu assez de sa musique à écrire?

MARGUERITE. Mon père a raison, Jacques, tu te montres trop sévère pour Edouard.

JACQUES. Trop sévère!... voyons, nous a-t-il informés de ses travaux, de ses succès?... tout ne s'est-il pas accompli à notre insu? Même aujourd'hui, comment apprenons-nous de ses nouvelles?... par hasard, malgré lui peut-être!... Ah! l'intelligence, l'esprit... c'est beau... c'est admirable, sans doute... mais ça ne remplace pas ce qui bat dans la poitrine... Avant tout, on est fils et frère... Avant d'avoir de l'esprit, il faut avoir du cœur. (*Brusquement.*) V'là mon avis!

MARGUERITE, *à part*. Je tremble! mon Dieu...

ANDRÉ. Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

MÉNARD. Ah ça, mais c'est toi qui accuses Edouard, à présent... ah! ah! je crois me voir lorsque je le grondais... Allons, allons, monsieur le sermoneur, rappelez-vous que vous avez prédit qu'Edouard serait l'orgueil et l'honneur de notre famille; et tu as été bon prophète, Jacques!

JACQUES, *à part*. S'il savait...

MÉNARD. Je veux lui écrire, je veux qu'il sache que son vieux père reconnaît qu'il a eu tort, qu'il est heureux et fier de son triomphe; et si mes blessures veulent me donner un petit congé... eh bien, ma foi, le voyage sera bientôt fait... oui, je partirai... j'irai à Paris... j'entendrai l'opéra d'Edouard, et je l'applaudirai aussi, moi.

ANDRÉ. Et si vous ne pouvez pas aller à Paris, vous l'entendrez tout de même, l'opéra de vot' fils...

MÉNARD. Comment cela?

ANDRÉ. Lorsque les joueurs d'orgue passeront comme d'habitude par le village, nous leur demanderons l'air du Sylphe de M. Edouard.

MÉNARD. Oh! mais je veux répandre cette bonne nouvelle dans tout le village... De ma vie je ne me suis senti aussi fier et aussi joyeux... pas même le jour où le petit caporal m'attacha lui-même la croix d'honneur sur la poitrine. Je vas dire ça à tout le village.

Il sort en agitant sa canne au-dessus de sa tête.

ANDRÉ, *regardant le père Ménard s'éloigner*. Ah! va-t-il... va-t-il... il a retrouvé ses jambes de vingt ans!

JACQUES, *à part*. Pour Edouard, la joie, le triomphe... le bonheur... (*Désignant Marguerite qui, rêveuse, s'est assise.*) Et pour elle... la honte, le désespoir... les larmes... Oh! non, non, c'est impossible... (*Haut.*) André!...

ANDRÉ, *descendant*. Voilà!... qu'est-ce que tu veux, Jacques?

JACQUES, *bas en l'attirant à l'écart*. Que tu ailles t'assurer si c'est bien réellement M. de Tercy que tu as aperçu; je tiens à le savoir.

ANDRÉ. En m'adressant à Ambroise, le jardinier de madame de Valdines, je serai tout de suite au courant de la chose.

JACQUES. Eh bien, va vite alors.

ANDRÉ. Je pars comme une flèche, et je reviens de même.

Il sort.

SCÈNE VI.

JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES, *allant à Marguerite*. Ecoute-moi, Marguerite.

MARGUERITE. Que veux-tu, Jacques?

JACQUES. J'ai là une pensée qui m'étouffe... et si cruelle qu'elle soit, il faut... je veux que tu la connaisses, et que tu me promettes, quand je te l'aurai dite, de faire ce que mon cœur me dicte pour notre bonheur à tous.

MARGUERITE. Oui, Jacques!

JACQUES. Voilà tantôt trente jours que nous sommes de retour de Paris, et chaque jour je ne cessais de me répéter : Edouard est embarrassé pour se dégager avec madame de Valdines... mais enfin il accomplira son devoir, il reviendra à nous. J'étais fou d'espérer cela... Marguerite, je te le dis à regret, en pleurant de désespoir, ne compte plus sur Edouard, tu ne le reverras plus... Il ne t'aime plus!

MARGUERITE. Hélas! Jacques, je suis résignée, car depuis longtemps j'ai compris que pour lui je suis trop peu... Rends-moi cette justice, je ne voulais pas t'accompagner à Paris... Depuis notre retour, as-tu entendu un seul reproche... une seule accusation contre lui... s'échapper de ma bouche?

JACQUES. Oui, pauvre Marguerite, ton dévouement et ta résignation sont aussi grands que ton amour a été sincère et pur! Tu souffres, mais en secret, en silence... pour toi seule... et pour moi aussi, car je t'ai observée, je suis sûr de ce que je dis... Oui, tu souffres... et si cette vie continue, elle te tuera, Marguerite, elle te tuera.

MARGUERITE. Oh! ne dis pas cela, Jacques, ne dis pas cela, j'ai trop besoin de vivre pour l'innocente créature qui n'a que

moi d'appui, de soutien dans ce monde..... Mais tu as parlé de notre bonheur à tous, tu m'as dit qu'il dépendait de moi de l'assurer... Que faut-il que je fasse pour cela, Jacques?

JACQUES. Me laisser donner un nom à ton fils, et m'accepter pour époux.

MARGUERITE. Que dis-tu, Jacques?

JACQUES. Je dis puisque c'est un Ménard qui t'a ravi l'honneur, c'est un Ménard qui doit te le rendre... Je te vois toute étonnée de m'entendre parler de la sorte... Mais rassure-toi, Marguerite : pour le monde, je serai ton mari; mais pour toi, un frère... rien qu'un frère... toujours ton frère... Oui, je veux te rendre la tranquillité, le bonheur... si c'est possible!... Je veux donner un nom à ce pauvre petit enfant qui n'est pas coupable, lui... Tu consentiras, n'est-ce pas, Marguerite? tu ne repousseras pas ma prière.

MARGUERITE. Oh! Jacques!... Jacques!... peux-tu croire que j'accepterai un si généreux dévouement... Moi, lier ton existence à mon existence déshonorée et perdue... Oh! jamais!... jamais!...

JACQUES. Marguerite!

MARGUERITE. Et quelle compensation..... quel bonheur pourrais-je te donner en échange d'un pareil sacrifice? Non, Jacques, non... un digne et brave garçon comme toi doit prétendre à une femme digne de lui; sa vie doit être heureuse, et je n'en ferai pas par ma faute une existence d'abnégation et de malheur.

JACQUES. Mais mon bonheur sera dans ta joie, ma vie dans ton honneur... car, songes-y bien, Marguerite, d'un instant à l'autre, le secret de la naissance de ton fils peut être découvert; crois-moi, il n'y a que ce moyen de fermer la bouche à la médisance... si jamais elle voulait s'attacher à toi.

MARGUERITE. Si ma honte devenait publique, je saurais me soumettre à mon sort, quelque triste qu'il pourra être... Et d'ailleurs, pour nous épargner cet affreux scandale, je suis prête à fuir ce village, à aller me cacher avec mon enfant dans quelque autre pays; mais consentir à ce que tu te sacrifies pour moi!... toi si bon, si généreux, si digne d'être aimé; oh! non, non, Jacques, c'est impossible.

JACQUES. Mais, Marguerite, de ce mariage dépendent ton repos, notre honneur, la vie de mon père...

SCÈNE VII.

JACQUES, MARGUERITE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *il arrive en courant.* Cachez-moi! cachez-moi quelque part... n'importe où... cachez-moi!

JACQUES. Que t'est-il donc arrivé?

ANDRÉ. Rien!

JACQUES. Imbécile!

ANDRÉ. Seulement, il va m'arriver quelque chose sur les épaules.

JACQUES. Explique-toi.

ANDRÉ. Je me rendais chez Ambroise, comme je vous l'avais dit; voilà qu'au tournant de la grande rue du village, je me rencontre nez à nez avec le père Ménard... Ah ben! s'il est sorti d'ici joyeux, ça n'a pas duré longtemps, car il m'a paru d'une colère... Il remuait sa canne d'une façon... que, ma foi, j'ai pris mes jambes à mon cou..... André... André, qui me criait!... et d'une voix... Ah! ben oui; plus il criait, et plus je courais.

MARGUERITE. Que signifie?

JACQUES. Tu ne soupçonnes pas la cause de cette colère?...

ANDRÉ. Il aura cru que je m'amusais à flâner, et comme il aime peu ça...

JACQUES. Il fallait donc lui dire...

ANDRÉ. Oui, sans doute... mais comme il ne s'explique jamais qu'après... j'ai jugé à propos d'éviter la canne, et de revenir au plus vite. (*Regardant au dehors, et revenant s'abriter derrière un tonneau.*) Le v'là... gare à mes côtes.

Ménard entre en scène; il s'arrête au fond; il est pâle et tremblant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MÉNARD.

MÉNARD, *à André.* Va-t'en, sors d'ici!

ANDRÉ. Calmez-vous, père Ménard, et laissez-moi vous expliquer comment il se fait...

MÉNARD. Je te dis de t'en aller.

ANDRÉ. Mais je ne flânais pas... c'est Jacques qui m'avait dit...

JACQUES. Oui, mon père, c'est moi qui l'avais chargé...

MÉNARD, *avec humeur.* Eh! mon Dieu! je ne le chasse pas... J'ai à causer avec toi, et je veux...

ANDRÉ. Ah! bon, je vous gênerais... je suis de trop... très-bien... fallait donc le dire tout de suite, père Ménard. (*A part.*) A-t-il l'air de mauvaise humeur... a-t-il l'air de mauvaise humeur... Saperlotte!

MÉNARD, *en colère, à André, et agitant sa canne.* Est-ce que tu ne m'as pas entendu?

ANDRÉ. Si fait, voilà... je m'en vas... je m'en vas.

Il sort vivement.

MÉNARD, *à Marguerite.* Laisse-nous aussi, Marguerite !

MARGUERITE. Eh quoi ! moi aussi ?

MÉNARD. Oui, rentre dans ta chambre... va... va...

Marguerite s'éloigne.

SCÈNE IX.

MÉNARD, JACQUES.

JACQUES. Que vous est-il arrivé... qu'avez-vous, père ?

MÉNARD. Je suis désespéré, furieux..... hors de moi... Oh ! mais ça ne se passera pas comme ça..... Je l'ai provoqué, je me battrai.

JACQUES. Vous battre..... Et avec qui ? grand Dieu !

MÉNARD. Avec Jérôme, le garde champêtre.

JACQUES. Y pensez-vous ?..... Jérôme..... un ami... un ancien compagnon d'armes.

MÉNARD. C'est justement à cause de notre amitié qu'il n'aurait jamais dû se permettre... Oh ! mais il me le payera... je le jure bien, il me le payera.

JACQUES. Mais que vous a-t-il fait ?

MÉNARD. Ce qu'il m'a fait !... quand je te l'aurai dit, tu seras aussi furieux que moi... Au lieu de me calmer, tu seras le premier à m'exciter contre lui.

JACQUES. Enfin, père...

MÉNARD. V'là la chose ; juge : le cœur tout joyeux du triomphe d'Edouard, j'étais entré chez le père Tamisier... Il y avait dans ce café plusieurs personnes, tous gens de notre connaissance du pays et des environs... Je ne pus résister à l'envie de leur faire part de la bonne nouvelle que m'apportait le journal. Ils avaient lu et relu l'article ; ils me complimentaient du grand bonheur qui m'arrivait, lorsque d'un des coins de la salle j'entends une voix qui dit : Il n'y a pas de quoi être si fier... Je me retourne, et j'aperçois Jérôme qui était là, assis à une table, et fumant sa pipe... Je crus d'abord qu'il plaisantait... Tiens ! c'est toi, Jérôme... Bonjour ! bonjour, me dit-il d'un air assez sec, et sans prendre la main que je lui présentais... comme de coutume... Etonné... je reste un instant sans trop savoir ce que ça signifiait... puis, me remettant, et d'un ton pareil à celui qu'il avait pris avec moi, je lui demande l'explication de sa conduite, et surtout des paroles que je venais de lui entendre prononcer... Ça signifie, me répond-il alors, que plus franc que tous ceux qui te félicitent, j'ai le courage de te dire que tu as tort de te vanter des succès de ton fils... quand ces succès ont été achetés au prix du déshonneur de celle que tu appelles ta fille.

JACQUES. Le misérable !

MÉNARD. Oh ! oui, misérable... il n'avait pas achevé que je l'avais saisi à la gorge... Je l'aurais étranglé, si on ne l'avait pas ôté de mes mains ; mais vainement on nous avait séparés... il m'a fallu sa pensée tout entière.

JACQUES. Eh bien !

MÉNARD. Eh bien, il a prétendu que Marguerite était une fille déshonorée et perdue... que son séducteur habitait Paris... que c'était lui qui protégeait Edouard... que le voyage que vous avez fait dernièrement, c'était pour aller rejoindre celui que Marguerite aime.

JACQUES. Oh ! infamie !

MÉNARD. Enfin, il a ajouté que peu contente d'avoir prêté la main aux intrigues, la mère Mathias faisait encore élever en secret l'enfant que Marguerite a mis au monde.

JACQUES, *à part.* Mon Dieu ! mon Dieu !

MÉNARD. Marguerite, si pure, si bonne... outragée, calomniée, car c'est une affreuse calomnie... N'est-ce pas, Jacques, que rien, rien dans la conduite de Marguerite ne donne le droit de la soupçonner, et de dire d'aussi épouvantables choses ?... Pauvre fille ! pauvre fille ! je n'ai pas voulu parler devant elle, elle serait morte de désespoir en apprenant... Ah ! c'est affreux... c'est affreux !

JACQUES. Calmez-vous, père... calmez-vous... je saurai arrêter ces infâmes propos. Ce ne sera peut-être pas l'affaire d'un jour, parce que le mal, on est toujours porté à y croire, plutôt qu'au bien, mais laissez-moi me charger de ça, et je vous promets...

MÉNARD. Oh ! non, non. C'est à moi qu'appartient de venger l'outrage qu'on a fait à la fille de mon brave Maurice !... Pauvre ami, ah ! si tu étais vivant encore, tu te serais fait tuer plutôt que de laisser outrager ta fille innocente... Et ce que tu aurais fait, je dois le faire... je le ferai !

JACQUES. Eh quoi ! père...

MÉNARD. Jacques, tu es un homme de cœur, et tu dois me comprendre. Il faut que le calomniateur de Marguerite fasse amende honorable ; qu'il dise tout haut et à tous qu'il a menti... et il le dira... il faudra qu'il le dise... et tout de suite encore. Ainsi, Jacques, pas de faiblesse ; plus de lamentations, que Marguerite ne soupçonne rien... Mettons le temps à profit, et en avant !

Il décroche son sabre qui est pendu avec son uniforme dans l'atelier.

JACQUES. Non, père... Non, attendez. Laissez-moi voir Jérôme, et demain... plus tard.

MÉNARD. Jacques, il est un proverbe qni est vrai : Dites du mal de quelqu'un, il en restera toujours quelque chose. Eh bien, je veux qu'il n'en reste rieu, moi... Je n'attendrai pas une minnte de plus.

JACQUES. Cependant.....

MÉNARD. Est-ce que t'aurais peur, par hasard ? Sois donc tranqnille, j'ai encore le coup d'œil juste et la poigne solide ; allons, allons ! viens, Jacques, viens !

Il cache son sabre sous sa redingote, puis, prenant Jacques par la main, il cherche à l'entraîner. Marguerite sort rapidement de la chambre dans laquelle elle était, et se place devant la porte du fond.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE. Vous n'irez pas !

MÉNARD *et* JACQUES. Marguerite !

MARGUERITE. Non, vous n'irez pas... tout ce qu'on a dit est vrai !

MÉNARD, *reculant de surprise.* Grand Dieu ! (*Avec stupéfaction*). Marguerite ! Marguerite !... Est-ce bien toi qui es là... toi qui me parles ? Est-ce possible. Perdue ! perdue ! tu ne réponds pas. Et toi aussi, Jacques... tu te tais, tu détournes les yeux. Ah ! j'ai vécu trop longtemps.

Il tombe accablé sur un siége, et cache sa tête dans ses mains.

JACQUES, *s'approchant de son père.* Pauvre fille !... Si vous saviez ce qu'elle a souffert, ce qu'elle souffre encore chaque jour... le bon Dieu aurait bien dû lui épargner cette dernière douleur.

MÉNARD. Qu'est-ce que nous allons devenir ! voilà l'infamie répandue sur toute notre famille, il va falloir quitter le pays, aller cacher notre honte.

MARGUERITE. Oh ! non, non... Ce n'est pas à vous de partir, c'est à moi de quitter cette demeure, c'est à moi de m'éloigner. Oh ! pardon, pardon, pour les chagrins cruels que je vous cause. Je serais morte déjà, si un devoir sacré ne m'enchaînait à la vie. Mais si coupable que je doive vous paraître, peut-être un jour, dans le fond de votre cœur, me plaindrez-vous et m'excuserez-vous.

MÉNARD. Et le nom... le nom de celui...

MARGUERITE. A quoi bon vous le dire ? mon cœur n'a pn l'oublier. Mais lui, il n'effacera pas la honte qu'il m'a léguée ; il a cessé de m'aimer.

MÉNARD. Quoi ?

JACQUES, *relevant Marguerite.* Hélas ! oui, et pourtant la pauvre fille qni avait cru à son amour, malgré les droits sacrés qu'elle avait sur lui, malgré les devoirs qu'il avait à remplir, il a pu l'oublier pour une autre à laquelle il songe à s'unir, parce qu'elle est belle et riche.

MÉNARD. C'est nn misérable... Mais enfin, son nom ?

JACQUES. Son nom...

MARGUERITE. Ne le dis pas, Jacques... ne le dis pas !

MÉNARD. Je veux le savoir pourtant !

Vers le milieu de la scène, Edouard, pâle et défait, est entré. Arrêté au fond, il a entendu ce qui s'est dit, et s'avance alors au milieu du théâtre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD. Le coupable, c'est moi !

MÉNARD. Toi !

ÉDOUARD. Oui, moi... et c'est sur moi seul que doit retomber toute votre colère.

MÉNARD. Eh quoi ! elle... la fille de mon brave Maurice, mort si glorieusement au champ d'honneur ?... Elle qui devait être doublement sacrée pour toi, car d'orpheline qu'elle était, j'en avais fait ma fille... Tu as osé !... Misérable !...

Furieux, il ramasse son sabre et le lève sur la tête d'Édouard. Marguerite jette un cri et se pend à son bras. Jacques s'interpose entre son frère et le père Ménard, qui, revenu à lui, laisse tomber son sabre.

ÉDOUARD. * Mon père... Jacques, et toi surtout, Marguerite, ne me repoussez pas... Si coupable que je sois, ne me condamnez pas sans m'avoir entendu. Entraîné par des désirs incessants de renommée et de gloire... ébloui, fasciné par les séduisantes paroles de M. de Tercy, j'ai pu fuir ces lieux, malgré tous les sentiments qui devaient m'y enchaîner... mais en m'éloignant j'avais le cœur plein de regrets et les yeux baignés de larmes... A Paris, dans cette ville où la vie tourbillonne, la gloire m'enivra de ses brillants prestiges, et, je l'avoue, un instant j'ai dû vous paraître insensible ; mais dès que je te revis, Marguerite, dès que Jacques m'eut fait connaître quels liens sacrés nous unissaient, la voix sévère de l'honneur étouffa en moi la folle voix de l'ambition. Vainement le luxe... la richesse, les plaisirs m'appelaient... je ne songeais plus qu'à toi, Marguerite ; j'entendais toujours les justes reproches de Jacques... et je songeais avec effroi à votre malédiction, mon père !... Aussi, au moment où madame de Valdines me présentait à tous ses amis comme le fils de son choix, une crise violente s'empara de tout mon être ; je tombai comme foudroyé..... Revenu à moi,

* Ménard, Marguerite, Edouard, Jacques.

éperdu... désespéré... je me mis à fuir, marchant, courant au basard, comme un homme harcelé par les furies... Une fièvre brûlante, un affreux vertige s'emparèrent de moi... De pauvres, de bons paysans, eurent pitié de ma déplorable situation... ils m'ouvrirent leur cabane... Trois semaines, je fus entre la vie et la mort, voulant et ne pouvant proférer une seule parole... Que j'ai souffert!... Mille images terribles m'apparaissaient, se disputaient mon âme... Enfin je me relevai, et je me sentis régénéré, comme si la rosée du ciel eût éteint ce feu qui embrasait ma poitrine... A peine convalescent, me soutenant à peine, je me suis remis en route, car je comprenais, je sentais bien que vous deviez m'accuser et me maudire. Une main providentielle m'a soutenu; elle m'a amené au moment où la désolation et la douleur vous frappaient, pour que je pusse vous dire, à vous, mon père... Ne voyez plus en moi Edouard l'insensé, courant après de vaines chimères... mais un fils dévoué, qui, par son travail et les quelques succès qu'il a obtenus, croit avoir noblement racheté sa fuite de la maison paternelle... A toi, Jacques, âme noble et dévouée, rends-moi cette affection fraternelle de nos premières années... Et à toi, Marguerite, ange que j'ai méconnu et outragé, pardonne à celui qui jure à tes pieds de racheter par un amour éternel toutes tes douleurs passées.

MÉNARD. C'est ça... oui, c'est bien ça... vous voilà bien vous tous qui vous laissez aller à l'entraînement de vos désirs, vous n'hésitez pas à jeter le désespoir dans le cœur de ceux qui vous aiment; puis, lorsque faisant un retour sur vous-même, vous jugez à propos de revenir à ceux que vous avez abandonnés... alors vous croyez qu'il suffit de quelques paroles de repentir pour qu'on vous pardonne, pour que tout soit oublié, n'est-ce pas? Qui te dit que cette pauvre fille dont tu as brisé la vie, et qui a passé tant de jours à souffrir et à t'attendre, n'a pas senti l'amour s'éteindre dans son cœur, et qu'aujourd'hui la haine et le mépris...

ÉDOUARD. Arrêtez... Oh! arrêtez, mon père, cette pensée est trop affreuse... Marguerite.... Marguerite... n'y aurait-il plus pour moi ni pardon ni amour?...

MARGUERITE. N'es-tu pas le père de mon enfant?...

ÉDOUARD, *baisant les mains de Marguerite.* Ah! c'est trop de bonheur!... Mais vous, vous, mon père..... serez-vous inflexible?...

MÉNARD, *lui ouvrant ses bras.* Tu vois bien que je pleure.

Il se jette dans les bras de son père.

JACQUES. Je l'avais mal jugé; il vaut mieux que moi.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANDRÉ, DE TERCY.

ANDRÉ, *tenant M. de Tercy au collet et le faisant entrer de force.* Nom d'un petit bon homme! je vous dis que vous entrerez...

JACQUES. Monsieur de Tercy!

ÉDOUARD. Lui!

DE TERCY, *repoussant rudement André qui lui barre le passage.* Rustre ché tu es, me lasseras-tou... corpo di Baccho!

ANDRÉ. Di Bacchi... di Baccho.., di Bacché... ça m'est égal, vous v'là entré tout de même, et c'est ce que je voulais.

ÉDOUARD, *à André.* Que signifie?...

ANDRÉ. J'ai rencontré monsieur rôdant autour de la maison... il m'a dit que vous veniez d'arriver, qu'il désirait avoir avec vous un instant d'entretien, et que je vous prévienne en secret que si vous n'alliez pas le rejoindre tout de suite derrière le mur qui longe la maison, il vous tiendrait pour un lâche... A ces paroles, je n'ai fait ni une ni deux... j'ai sauté sur monsieur, je l'ai empoigné au collet; et pour avoir plus amples informations, je l'ai introduit le plus gracieusement du monde, comme vous avez pu voir; voilà la chose.

ÉDOUARD. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien m'expliquer...

DE TERCY,* *à Édouard.* En refousant poubliquement la main della siguora Auna, ché z'avais demandée per vous, vous avez fait alla signora di Valdiues oun outraze sanglant.....

ÉDOUARD. Et vous veniez m'en demander réparation? En toute autre circonstance je m'empresserais de vous la donner... veuillez le croire; mais il ne vous appartient pas de vous charger de ce soin. L'heure est venue, laissez tomber votre masque; vous êtes connu, monsieur de Tercy. Cependant, quoiqu'en réalité je n'aie été pour vous qu'un instrument que vous faisiez mouvoir à votre profit, je n'oublierai pas que je vous dois les quelques succès que j'ai obtenus, peut-être ceux qui m'attendent encore; et si jamais dans l'avenir j'étais mis à même de vous témoigner ma gratitude... veuillez croire...

DE TERCY. Oh! ne vous glorifiez pas tant! vous avez obtenu quelques souccès di salon... ma votre opéra n'est pas encore représenté, et le fiasco il avoisine souvent le souccès...

JACQUES, *vivement.* En tout cas, oiseau

* Marguerite, Ménard, Édouard, de Tercy, Jacques, André.

de manvais augure, votre pronostic ne sera pas pour cette fois, car pendant qu'Édouard était souffrant, malade, pendant que vous, sans doute, vous étiez à sa recherche, pour remettre sur lui votre grapin, on représentait son opéra à Paris.

ÉDOUARD. Eh quoi!... que dis-tu?...

JACQUES. Et tu as obtenu un grand, un magnifique, un mirobolant succès, frère.

ÉDOUARD. Est-ce possible!

MÉNARD, *donnant le journal à son fils.* Oui, Édouard, c'est la vérité... tiens... vois... lis...

ÉDOUARD, *le parcourt des yeux.* Ah! c'est trop de joie, trop de bonheur... Marguerite, Jacques...mon père, vous m'avez pardonné... et l'avenir est à moi!

DE TERCY, *à part, avec un dépit concentré.* Ze enrage!...

ANDRÉ, *bas à Jacques.* A-t-il l'air vexé!

JACQUES. Qu'en dites-vous, monsieur de Tercy?

DE TERCY, *riant avec contrainte.* Ma, ze suis ravi... ensauté...

ANDRÉ. Oh! oui, ça se voit... ça se voit!

DE TERCY. Ze me retire... ma un dernier conseil en m'éloignant : Tout ce qui s'est passé est tellement touçant, la vertou il est si bien récompensée, ché il doit y avoir là le suzet d'oun succès nouveau... Ze vous conseille d'y songer... sériousement... très-sériousement même, entendez-vous, monsieur le compositor!... (*Avec une colère mal déguisée.*) Adio!...

Il sort vivement.

MÉNARD. Le misérable!... il ose encore...

ÉDOUARD. Laissez, mon père... laissez!...

JACQUES, *bas à André.* Ah! il se fiche de nous... attends... attends!

Il démanche le balai et sort après lui. André le suit

MARGUERITE, *à Ménard.* C'est par le mépris que l'on répond à de tels êtres.

Un grand tumulte se fait entendre dans la coulisse. Ménard remonte la scène. Jacques et André rentrent.

MÉNARD. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

JACQUES, *montrant son manche à balai cassé en deux.* Rien, rien... deux mots que je viens de dire à M. de Tercy; histoire de lui faire oublier le chemin de la maison.

ANDRÉ. Le père Ménard n'a jamais tapé si fort que ça!...

ÉDOUARD, *désignant Marguerite.* Pouvait-il être encore à redouter pour moi!... J'ai retrouvé mon bon ange!...

MARGUERITE, *avec douceur.* Que tu ne quitteras plus, n'est-ce pas?

ÉDOUARD. Oh! non, jamais... jamais; car tu avais raison, Marguerite... c'est de la famille que viennent la force du cœur et la pureté de la pensée!...

MARGUERITE. Que je suis heureuse!

JACQUES. J'ai retrouvé mon frère!

MÉNARD. C'est le plus beau jour de ma vie!...

ANDRÉ, *il s'essuye les yeux.* Et moi, je relarmoie, ma parole d'honneur, je relarmoie!...

Marguerite et Edouard se jettent dans les bras de Ménard. Jacques donne la main à André.— Tableau.

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.